

RENE QUINTON

MAXIMES

**SUR LA
GUERRE**



Editions du Porte-Glaive

AVIS AU LECTEUR

VOUS ETES INVITE A PROPAGER CE TEXTE.

N'hésitez pas : distribuez ce texte autour de vous, aux personnes connues ou inconnues. Chaque personne qui lit ce texte peut en faire des copies et les distribuer à son tour à d'autres lecteurs potentiels.

Si dès demain vous donnez la copie de cet article à au moins 5 personnes qui ont l'air d'être intelligentes, vous aurez fait beaucoup pour la propagation d'une nouvelle conscience collective. Chacun qui aura reçu ce texte pourra à son tour les distribuer à au moins 5 personnes de plus. Et ainsi de suite. Cette méthode de propagation d'idées est une nouvelle démarche : la pyramide des idées.

On constate que l'endoctrinement officiel, qui est constamment appliqué sur la population par des moyens multiples, obtient des résultats notamment par la technique de répétition incessante des idées et des faits que le pouvoir veut favoriser. En parallèle le pouvoir en place cherche par tous les moyens dont il dispose, à empêcher la propagation des idées qui ne lui conviennent pas.

Tous nous pouvons lutter contre cet endoctrinement officiel en utilisant les circuits qui sont à leur disposition pour propager à leur tour la vérité sur certains faits que le pouvoir en place cherche à masquer.

Les lecteurs qui partagent les idées développées, peuvent utiliser les textes pour propager ces idées sur d'autres forums, dans d'autres médias ou autour d'eux. Si vous partagez ces opinions alors vous pouvez utiliser ces textes tels quels, vous pouvez les copier entièrement ou en partie, ou vous pouvez les adapter de la manière qui vous convient.

-SE FORMER

-PROPAGER

-AGIR

René Quinton

MAXIMES SUR LA GUERRE

Avertissement. – La présente édition sur Internet des Maximes sur la Guerre de René Quinton a été établie d'après celle de Bernard Grasset, collection Les Cahiers verts, Paris, 1930, et en reproduit la pagination.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

NOTICE

— PREMIÈRE PARTIE — MAXIMES SUR LA GUERRE

- Morale biologique.
- Le Héros et le Brave.
- La fatigue et la Guerre.
- Le courage, la prudence, le risque et le danger.
- Le Chef et le commandement.

— DEUXIÈME PARTIE — SUPPLÉMENT AUX MAXIMES SUR LA GUERRE

- Thèse des Maximes, leur base biologique.
- Le Héros et le Brave.
- La Guerre et les vertus guerrières.
- Le courage, le risque et le danger.
- Le Chef, le commandement et les ordres.

— TROISIÈME PARTIE — PENSÉES ET RÉFLEXIONS DIVERSES

Pensées diverses.

APPENDICE

- États de services de Guerre.
- Blessures.
- Citations, décorations, témoignages.

NOTICE

19 janvier 1918.

Le chef d'escadron Quinton (1)
commandant le 5e groupe du 118e Régiment d'Artillerie lourde,
à M. ...

« En novembre et décembre dernier, j'ai travaillé à jeter les bases de ce qui pourrait constituer une petite brochure sur la guerre. Peut-être, en 300 ou 400 maximes, pourrait-on dire sur ce sujet cinq ou six nouveautés. J'y fais la théorie que vous connaissez, à savoir que la guerre est un chapitre de l'amour, l'état naturel des mâles. J'en ai tiré beaucoup de choses. Il est certain toutefois que la théorie ne rend pas compte de tout. L'état social des hommes les a modifiés et il y a chez le combattant autre chose qu'un mâle qui lutte (2). J'aurai donc une série de maximes traitant des cas concrets. Ce que j'ai de plus curieux à dire n'est pas ébauché. La raison en est que ce qu'il y a de plus profond à la guerre touchant le danger, le courage, l'inaccept, la révolte, le sacrifice, etc., est difficilement traduisible. On n'a rien écrit sur l'instinct maternel. Si je disposais de quelques moments, je pourrais peut-être traiter de l'instinct guerrier. La solitude pour la réflexion fait malheureusement défaut à la guerre. C'est la seule chose dont on souffre. La vie en commun, excellente pour le combat et la camaraderie, est désastreuse pour l'exercice de l'intelligence. Il est impossible de s'abstraire. »

Adressée le 19 janvier 1918 à l'un des rédacteurs de cette notice, la lettre dont ces lignes sont détachées permet de fixer au mois de novembre 1917 la genèse, dans l'esprit de leur auteur, des Maximes sur la Guerre. Elles sont nées parmi les combats, ont germé dans le sol des champs de bataille. Elles ont continué d'y mûrir jusqu'à la dernière minute de la guerre.

Capitaine d'artillerie de réserve au début de la campagne, promu bientôt chef d'escadron d'artillerie lourde et n'ayant cessé de combattre en première ligne durant ces quatre années et demie, René Quinton était certes, à l'époque où il conçut l'idée de ses Maximes, pourvu avec surabondance de cette expérience de la guerre qui devait lui permettre de tirer de circonstances et d'événements concrets, la substance de ses pensées. Mais la même lettre nous renseigne aussi sur la relation que l'esprit du biologiste avait nouée dès lors entre cette manifestation extrême des passions et des intérêts humains qu'est la guerre et les raisons d'être profondes qu'il en avait découvertes dans la biologie. La guerre, chapitre de l'amour, état naturel des mâles, ce thème qui tient une place prépondérante dans le développement des Maximes, René Quinton, dans une lettre adressée deux ans et demi plus tard (1er juin 1920) au même correspondant, en précisait les origines.

« Dans mon travail de 1909 sur la morale, biologique, j'étais arrivé, rappelait-il, à la conception de trois instincts : instincts de conservation, de reproduction et de moralité. Vous savez à quoi tendent les deux premiers. Le dernier tend plus haut que l'espèce ; c'est lui, en quelque sorte, qui détermine l'évolution et qui fait que l'individu se sacrifie pour l'espèce supérieure », et, confirmant les réserves de la lettre précédente, « je crois, ajoutait-il, qu'en dehors de l'instinct animal de lutte, il y a un instinct social qui joue à la guerre (1). »

Il a paru nécessaire, pour mettre au point la pensée de Quinton, devant une réalité aussi pathétique que celle de la guerre, de signaler la restriction qu'il a apportée à son point de vue

théorique. Il était indispensable d'en faire état. N'en pas tenir compte eût été trahir la pensée de l'auteur des Maximes sur la Guerre, en masquant, pour n'en laisser voir que la rigueur, sa valeur et sa prudence critiques.

Ceux qui ont assumé la charge de présenter les Maximes sur la Guerre se sont trouvés en présence d'une œuvre à laquelle l'auteur lui-même, avant sa fin prématurée, n'a pas eu le temps de mettre la dernière main, en ce qui a trait du moins à la sélection et à l'ordre des pensées. Ce travail de choix et de classification, il l'avait commencé lui-même à Grasse, au mois de novembre 1924. Puis il l'avait interrompu, requis par d'autres inquiétudes suscitées par l'activité multiple de sa pensée, les unes d'ordre scientifique, telles que la détermination du lieu d'origine de l'homme, les autres, de l'ordre immédiat des applications pratiques, ainsi des développements et des perfectionnements à apporter à l'aviation, dont le souci fut toujours l'un des stimulants les plus vifs de son intelligence. Une mort brusque, que ne laissaient prévoir ni son âge, ni les apparences d'une santé remarquablement robuste, le surprit au milieu de ces travaux, le 9 juillet 1925, avant qu'il eût pu reprendre et achever l'ordonnance du livre.

Il a donc semblé qu'il convenait d'établir une distinction, entre la part de l'œuvre entièrement mise au point par l'auteur lui-même, et le reste de l'ouvrage. D'où la première partie du livre, intitulée : Maximes sur la Guerre. On peut supposer, qu'achevant lui-même la classification des « Maximes », Quinton eût intercalé, parmi celles qui étaient ordonnées dans le premier travail, celles qui, parmi les autres, avaient trait à de mêmes objets. Il ne nous a pas paru qu'il nous appartînt de nous substituer à cette initiative, et ce scrupule a donné naissance à l'établissement de la deuxième partie du livre sous le titre : Supplément aux Maximes sur la guerre.

En tête de cette seconde partie figurent sous le titre Thèse des Maximes, leur Base biologique, des pages trouvées parmi les manuscrits de l'auteur, et que celui-ci destinait vraisemblablement à tenir lieu de préface à l'ouvrage.

Enfin, parmi les Maximes laissées, un choix a été fait entre celles qui ont paru être des Maximes principales, et comme les clefs de voûte de ces pensées, et celles qui, se rapportant aux premières, constituaient, soit des variantes propres à renseigner sur le jeu même de la pensée de l'auteur, soit des éclaircissements de nature à préciser le sens de la maxime principale. Les premières forment le corps du texte de la seconde partie. Elles y ont été inscrites, en ce qui touche aux objets dont elles traitent, dans l'ordre adopté au cours de la première partie. Les secondes figurent à l'état de notes en bas des pages, tant dans la première que dans la seconde partie.

Faut-il noter que les indications précédentes relatives à la distribution du livre, n'ont trait qu'à un souci de précision quant aux circonstances de sa publication ? Ce serait les interpréter à contre-sens que de se fonder sur elles pour attribuer une valeur moindre aux Maximes de la seconde partie. Prévention d'ailleurs que la lecture ne manquerait pas de dissiper bien vite. S'il a paru d'une méthode rigoureuse de présenter, sous un titre distinct, les Maximes qui portent l'estampille du choix décidé par l'auteur, il ne faut pas oublier que seule l'intervention du destin a empêché que les autres, d'une égale beauté et d'une origine identique, aient pu recevoir la même consécration.

Sous le titre : Pensées et réflexions diverses, la troisième partie comprend, avec quelques textes ayant la densité des Maximes, des pages d'un développement plus étendu, qui, extérieures à l'œuvre purement scientifique de Quinton, avaient leur place marquée, mieux qu'en aucun des ouvrages à publier par la suite, en ce livre de pensée plus générale.

— Fin de la Notice. —

— PREMIÈRE PARTIE —

MAXIMES SUR LA GUERRE

Maximes sur la Guerre – I

I.

Les hommes peuvent rêver qu'ils n'aiment point la guerre. La nature aime la lutte et la mort.

C'est à la fleur et dans la plénitude de leur âge que la nature voue les mâles à la mort.

La nature crée des espèces ; elle ne crée pas des êtres. L'espèce est la fin ; l'être n'est que le serviteur de cette fin. C'est le propre de l'individu de s'abuser sur sa destinée et de croire qu'il est né pour soi-même.(1)

Seuls, les héros soupçonnent qu'ils ne sont point nés pour eux-mêmes. (2)

La guerre ne transforme point les hommes ; elle les rend à leur fin native. La guerre est l'état naturel des mâles.

Autant l'homme déteste la mort dans les heures calmes de la vie, autant il l'accepte naturellement dans la lutte.

Dans l'univers, le service de l'espèce impose aux femelles les charges, les risques de la maternité. Il impose aux mâles d'un même sang la lutte fratricide, le combat entre soi, la mort s'il le faut (1). Ce que l'instinct impose, l'animal l'accepte naturellement. Les mâles sont organisés pour mourir, pour accepter du moins les risques de la mort dans la lutte.

1. L'homme attache du prix à son existence ; la nature, non.

2. La nature crée des hommes pour être sacrifiés au bien commun ; ce sont les héros.

La nature ne veut point la fécondation ; elle veut la fécondation essentielle. La première mission

des mâles n'est pas de se reproduire, mais de s'entre-tuer. Dans l'ensemble du monde vivant, leurs carnages préludent à l'amour. La femelle propage l'espèce ; le mâle, par sa mort, la sélectionne (2). La nature, qui en bénéficie, crée les mâles pour s'entre-détruire ; elle leur en donne le goût et la force de risquer (1).

-
1. Dans l'univers, la survie de l'espèce impose aux femelles les charges, les risques de la maternité. Elle impose aux mâles de même sang le duel de mâle à mâle, le combat sans merci, la mort s'il le faut.
 2. La nature veut que les mâles s'affrontent, qu'ils meurent. Dans l'ensemble du monde vivant, les carnages des mâles préludent à l'amour. La femelle propage l'espèce ; le mâle, par sa mort, la purifie.

Le mâle qui meurt sert l'espèce, en laissant à d'autres le soin de la propager.

La nature refuse aux mâles le droit de se reproduire, aux races le droit de se perpétuer. Ce droit, les mâles et les races doivent le conquérir dans la lutte. Le premier devoir que la nature leur dicte n'est point de vivre, mais de triompher ou de mourir (2).

-
1. Un petit nombre de mâles assurent le service de l'espèce. La nature confie à l'ensemble des mâles le soin de dénier à chacun d'eux le droit de se reproduire. Elle les dote de cœurs ennemis, afin qu'ils se mesurent et s'entre-détruisent dans la lutte. L'inimitié des mâles est la loi et le salut de l'espèce. – La nature ne crée l'espèce qu'en y créant les mâles ennemis ; le mâle, par sa mort, la purifie.
 2. Un mâle n'a pas le droit de se reproduire. Une race n'a point le droit de se perpétuer. La nature veut le règne des forts. Elle affronte les mâles, elle affronte les races, afin de les juger, de les condamner ou de les conserver.

La charge de mourir est aussi naturelle au mâle, qu'à la femelle la charge de porter. La destinée des mâles est de mettre en jeu leur vie au service de l'espèce. Tout mâle porte en soi la vocation de mourir (1).

La mort se supporte bien à la guerre. À l'heure de la lutte, l'homme naturel méprise la vie. Elle n'est plus sa fin. Il cesse d'être son champion pour devenir celui de l'espèce.

La guerre n'est point un défi à la nature. Il n'est point contre nature pour le mâle de tuer son semblable ; il n'est point contre nature pour le mâle d'être tué par son semblable. La loi qui régit les rapports des mâles à l'intérieur d'une même espèce est une loi de meurtre et de risque. La guerre est un chapitre de l'amour.

-
1. La nature n'aime pas les mâles. – À l'intérieur de chaque espèce, les mâles ont la mission de s'entre-tuer pour le salut de l'espèce.

Les mâles de la même espèce ont une ivresse à s'entre-déchirer. L'ivresse de la guerre est une ivresse de l'amour.

L'égoïsme est le faux calcul. La guerre rappelle soudain aux hommes qu'ils ne sont point nés pour eux-mêmes.

Les êtres ne sont beaux qu'en amour et à la guerre, parce que le dévouement et l'abnégation sont les deux vertus de l'amour et de la guerre, et les assises de la beauté morale (1).

Il y a des êtres qui croient s'aimer et savent qu'ils ne mourraient point l'un pour l'autre.

1. La guerre donne aux hommes la beauté morale que la maternité donne aux femmes.

Le pacifisme est un attentat à l'honneur. L'homme n'a qu'une majesté, qui est de savoir mourir. Le pacifisme la lui dénie (1).

La force qui pousse les hommes au feu est une des plus puissantes du monde. Elle domine celle qui les pousse à l'amour. Il est peu d'amours sur la terre pour lesquels on soit prêt à mourir. L'amour du pays en est un (2).

Qui n'a pas désiré mourir n'a jamais aimé.

1. Le pacifisme est le frère du malthusianisme.

2. L'amour de la Patrie est un amour ombrageux qui ne supporte point d'être nommé. C'est un amour qui réconcilie tous les hommes, un amour d'accord avec l'honneur, le seul amour auquel l'honneur permette de se laisser aller.

Ce n'est pas pour atteindre des sommets que des hommes gravissent les montagnes. Le côtoiement de la mort est si doux, qu'à défaut de la guerre, l'homme s'invente dans des jeux des occasions de mourir (1).

Aucune espèce animale n'apporte à la mort plus de frénésie que l'homme. Aucune ne s'épure ni ne s'entre-tue davantage. Chez l'animal, il n'y a que les instincts qui s'affrontent ; chez l'homme, il y a les idées. Une croyance qui diffère porte en soi un ordre de mort. Tout idéal est un prétexte à tuer (2).

1. Les voluptés du risque sont si impérieuses que, la vie de société abolissant certains dangers, l'homme s'en crée d'artificiels pour s'exposer et en jouir.

2. Aucune espèce animale n'apporte à la mort plus de frénésie que l'homme. C'est parce qu'il outre la nature que l'homme outre la mort.

Les voluptés peuvent remplir le monde ; ce sont les idées qui le mènent (1).

La nature ne commande aux êtres de vivre que pour servir. Servir est la fin ; vivre n'est que le moyen. L'instinct de conservation est au mâle ce que la prudence est à une troupe dans une marche d'approche. Il amène vivant, à pied d'œuvre, pour le combat, sa fin dernière, l'être créé pour lutter et mourir.

Les instincts de vivre et de reproduire sont les instincts mineurs. L'instinct de servir est l'instinct

majeur. Que m'importe que tu vives, si tu ne me sers ; que tu reproduises, si tu n'engendres que des morts ! Ma volonté est la vie. Je la jette dans la lice entre les mâles. Fuis, triomphe ou succombe, mais ne me donne que des serviteurs qui continueront à servir mon désir. Je suis le gardien de la durée ; je t'ai associé à mon œuvre : c'est peu que pour m'en payer tu consentes au risque et à la mort.

1. Les êtres ne sont que le serviteur de l'idée. – La mort volontaire est un tribut de l'homme aux idées. – Les races se fondent sur les idées.

Il faut que l'amant obéisse à des fins puissantes pour tuer tout ce qu'il aime (1). Le mâle tue la femelle souillée, comme le mâle. Plutôt point de progéniture qu'une progéniture qui ne soit mienne. Point de monde qui ne me ressemble.

Ma vertu est la vertu. C'est peu que rien ne m'égale ; rien ne me ressemble. L'imperfection du monde vient de ce que nul n'y est créé à ma ressemblance (2).

1. Il faut bien que le mâle qui tue obéisse à des fins puissantes pour sacrifier tout ce qu'il aime. – La joie de tuer est profonde. Il y a dans le meurtre un assouvissement de l'instinct, une volupté de l'âme.

2. L'ordre de la nature est de haïr qui n'est point soi, ou ne collabore point avec soi. – Chaque être doit défendre sa cause, jouer son jeu, et par conséquent mépriser les autres, les haïr, les trouver mal. Le bien n'est autre que moi.

Le nouvel époux tolère mal les enfants du premier père. La haine du mâle pour la progéniture d'un autre mâle est telle qu'il la mange.

L'amant pardonne parfois aux filles de l'autre père.

La haine est la grande affaire de la vie. Les sages qui ne haïssent plus sont mûrs pour la stérilité et pour la mort.

La figure du mâle qui combat est hideuse. Elle respire le vice et intime l'ordre de frapper. Le mâle est horrible au mâle. Il est ce qui doit être exterminé.

1. Tes enfants me plaisent, si je ne t'aime. Mais si je t'aime ? L'amant qui aime hait les enfants du père.

L'ennemi le plus mortel du mâle est le mâle de sa propre espèce. Ce n'est pas à l'agneau que le loup est terrible. C'est pour le loup d'abord que le loup est le loup.

Voluptés du corps : rancœurs, remords. L'être sait qu'il trahit. Il n'est de béatitude que de l'âme, et de lauriers que de l'espèce (1).

La recherche du bonheur est impie.

1. Chaque être possède deux âmes : l'âme du corps et l'âme de l'espèce. L'âme du corps ne prétend qu'à jouir ; l'âme de l'espèce intime l'ordre de servir. Qui ne sert point, sait qu'il trahit. – Le corps veut confort, repos, volupté ; l'espèce veut effort, dureté, sacrifice.

Les voluptés sont des amorces ; elles ne sont pas des fins (1).

L'animal ne travaille à son service que comme intendant de son corps.

Les peuples qui aiment la guerre sont les peuples mâles (2).

Les risques de la maternité valent ceux de la lutte. Le mâle n'a pas plus de mérite à s'exposer à la mort que les femelles à s'exposer aux mâles.

La maternité est l'état naturel de la femme ; la guerre est l'état naturel des mâles.

1. Les voluptés faciles sont des voluptés interdites. Les voluptueux débauchent la chair au service de l'espèce. Ils détournent à leur profit les joies créées par la nature pour le service de l'espèce. Qui vit pour la volupté, trahit la fin pour les moyens. Les voluptés sont des amorces, elles ne sont pas des fins.
2. Les mâles qui fuient la guerre sont de mauvais mâles.

La femme hait la mort. Il lui faut vivre pour accomplir sa destinée.

Le mâle qui tue sauve le monde (1).

L'homme d'action enfante comme la femme, et dans la douleur. La douleur passée, il oublie qu'elle fut et recommence à créer.

La nature donne aux femmes qui ignorent l'amour, le pressentiment de sa gravité. Les prêtres ont vu trembler plus de vierges à l'autel qu'on n'a vu trembler d'hommes à la guerre

1. La nature soumet à des garanties la durée. Les races et les mâles achètent de leur sang le droit de se perpétuer. Le mâle qui tue sauve le monde.

Les vieillards craignent de mourir. L'instinct de génération ne domine plus chez eux l'instinct de conservation (1).

Les philosophes peuvent proposer aux peuples l'idéal d'un bonheur tranquille. Les bonheurs

tranquilles ne sont pas les seuls auxquels aspirent les hommes.

La conception d'un paradis tranquille est une conception d'esclave (2).

Les philosophes des périodes tranquilles pourront rire de l'amour de la Patrie. C'est qu'ils ne l'auront point connu. L'amour de la Patrie est le dominateur, le bourreau de tous les autres amours (1).

-
1. L'instinct de génération prime chez l'individu l'instinct de conservation.
 2. Le besoin de repos est l'apanage de l'inertie.

Les philosophes peuvent tenter de flétrir, de déconsidérer et d'enchaîner la guerre. Les cerfs continueront à bramer dans les bois, et tous les mâles à s'offrir au meurtre et à la mort en vue du salut de l'espèce. S'étonner de ce qu'un peuple depuis longtemps pacifique retrouve sur-le-champ ses instincts guerriers, c'est s'étonner d'une femme, depuis longtemps stérile, retrouvant sur-le-champ ses instincts maternels.

-
1. Tout s'évanouit dans le cœur des hommes, quand la Patrie pousse son cri d'appel. Les mères sont moins remuées dans leurs entrailles par le cri de détresse de leur enfant. Femme, parents, famille, fortune, tout s'efface à leurs yeux. L'amour divin de la Patrie touche jusqu'au cœur du forçat.

La nature, qui a attaché des voluptés aux choses de l'amour, n'a pas oublié les voluptés de la lutte. Les voluptés de la lutte sont : la volupté du risque, la volupté de tuer, la volupté de vivre.

La mort au combat est la fin naturelle des mâles.

Les guerres s'éteindront sur la terre quand s'éteindra l'amour (1).

-
1. Le goût de la mort est le lot des mâles. Les guerres s'éteindront sur la terre quand s'éteindra l'amour.

II.

Le héros est un prédestiné. Il obéit à une mission (1).

L'esprit d'invention, l'esprit d'entreprise, l'esprit de sacrifice, la sagesse sont à la base du héros.

Il n'y a pas de héros pessimiste. Il n'entreprendrait point.

1. C'est la mission qu'il se donne qui fait le héros. La bravoure n'est que secondaire dans son âme ; elle n'est qu'un des instruments de sa passion.

Les héros passifs sont nombreux ; les héros d'entreprise sont rares (1).

L'ensemble des vertus militaires ne constitue pas encore le héros. Ce qui le distingue, c'est la volupté qu'il éprouve dans les situations difficiles.

Le héros n'agit point par devoir ; il agit par amour.

Le brave peut avoir du mérite ; le héros, non. L'instinct emporte les mères comme les héros. Aucune mère n'a de mérite, non plus qu'aucun héros.

1. Il y a des étages dans la maison de l'héroïsme. Les héros passifs sont nombreux ; les héros d'entreprise sont rares.

Ce que les braves peuvent faire, c'est de donner leur vie. Les héros l'offrent.

Les anciens ne sacrifiaient que des victimes pures aux dieux. Les héros sont les hommes candides offerts par la nature au salut commun.

Les hommes impurs ne sont pas dignes de mourir (1).

Les héros sont crucifiés d'avance ; ils marchent au risque suprême, jusqu'à la mort ; ils sont les aspirants de la mort.

1. Il est juste que les héros meurent, parce qu'ils en sont dignes.

Le héros est celui qui s'oublie et se donne (1).

Certains hommes vont au danger comme les vierges vont à l'amour. Ils le croient sans conséquences.

L'amour de soi dirige les hommes, mais l'amour d'autrui dirige les héros (2).

La nature ne crée pas les héros pour vivre, mais pour servir.

-
1. Le héros est celui qui préfère autrui à soi-même. – Ce n'est ni la bravoure, ni l'audace, ni la fougue qui font le héros. C'est le don de soi-même pour l'amour d'autrui.
 2. L'amour-propre dirige les hommes. Mais, ce que La Rochefoucauld n'a point vu, c'est que l'amour d'autrui dirige les héros.

L'héroïsme est de servir.

L'héroïsme a ses degrés. L'effort et le mérite commencent là où le héros cesse d'être un héros.

L'héroïsme n'est qu'amour ; il n'est pas effort.

Où il n'y a plus joie, il n'y a plus héroïsme (1).

Les hommes ne jouissent de l'univers que par les sens de leur corps ; les héros, par les facultés de leur âme. Les hommes se satisfont en possédant ; les héros, en donnant (1).

-
1. Où il n'y a plus de joie, il peut encore y avoir de l'honneur ; mais il n'y a plus d'héroïsme. L'héroïsme est la joie de l'effort pour l'amour de la lutte.

Les hommes sont les serviteurs de leur corps ; les héros sont les serviteurs des hommes.

Les hommes servent leur corps pour les satisfactions qu'ils en tirent. Les héros servent les hommes pour les bénéfices qu'ils leur valent.

Le corps est un maître exigeant. Les saints se sont toujours vengés sur lui de son instinct de tyrannie.

L'âme du brave est sourde aux objections du corps.

-
1. Il y a moins de joie à jouir qu'à servir.

Le héros fait bon marché de son corps, parce qu'il lui est étranger. L'âme et le corps ne font qu'un chez les hommes ; ils sont distincts chez le héros. Le corps du héros n'est que son valet d'armes (1).

Tous les puissants ont une passion qui est de connaître leur limite. L'impossible est ce qui tente les héros.

Les héros quémangent les ordres durs (2).

Le tragique est l'élément naturel du héros.

-
1. L'héroïsme est un besoin qu'a l'âme d'éprouver son empire sur le corps.
 2. L'obéissance aux ordres les plus durs, vient d'une âme qui consent en vue de s'estimer.

Les jours tragiques sont des jours de noces pour les braves.

La nature confie aux héros les actes trop lourds pour le reste des hommes.

L'expérience ne guérit pas de la bravoure (1).

Les édificateurs des grandes fortunes n'en jouissent point. Ils continuent à rouler le rocher qui les écrase.

Les parents les plus proches du héros sont les humbles (2).

-
1. Ni la douleur, ni l'expérience ne brisent, modèrent, matent les grands instincts. Il n'est pas de risque que ne court l'homme d'action, parce qu'un amour le mène et que la raison n'a jamais tenu devant nos grands instincts.
 2. Les plus proches parents des héros sont les mères.

Comme les mères, les héros mettent leur fin hors d'eux-mêmes (1).

Les femmes voient grandir leurs enfants sans volupté. Les mères héroïques ne veulent que des nouveau-nés (2).

C'est le privilège de la maternité et de l'héroïsme, de ne trouver que volupté là où il n'y a que peine et effort.

La mort est un risque du héros que ne courent plus les mères, mais elle ne constitue qu'un instant de sa carrière, où elle reste négligeable dans la somme de ses renoncements.

-
1. Les héros, comme les mères, sont les serviteurs de l'espèce.
 2. Les mères voient grandir leurs enfants sans volupté. Elles n'ont plus d'emploi auprès d'eux.

L'amour de la gloire n'est pas primitif chez le héros (1).

L'amour du danger, la volupté du risque, le besoin de se confirmer dans le sentiment de sa valeur, la joie de mettre en jeu les qualités d'initiative, le plaisir de duper l'ennemi, le bonheur de lui

nuire, l'ivresse de combattre, la certitude de survivre, l'orgueil de mener à bien une entreprise difficile, la jouissance d'accomplir des actions extraordinaires, l'honneur de servir, un corps sain, l'allégresse de toutes les facultés font que des hommes sont des braves.

C'est une erreur de croire que beaucoup d'hommes sont susceptibles de conce-

1. L'amour de la gloire n'est pas fondamental chez le héros. L'héroïsme n'est qu'amour ; il n'est pas effort.

voir une conduite héroïque, et que seul le moral leur manque pour le réaliser. Le héros est inimitable, parce que le principe de ses actes est l'amour, et qu'il n'accomplit rien par effort, mais tout par volupté (1).

Le héros est le mâle né.

Il y a aussi loin du brave au héros que de la garde à la mère.

Les héros entendent d'autres voix que celles de leurs chefs, Même dans l'obéissance, ils se dictent leur mission (2).

1. Tous les hommes sont susceptibles de concevoir une conduite héroïque ; les héros seuls la réalisent. – Le héros est inimitable, parce que le fondement de ses actes est l'amour, et que là où le vulgaire ne voit qu'effort, le héros ne trouve que volupté.

2. On peut obéir héroïquement. Mais, même dans l'obéissance, le héros se dicte sa mission. – L'obéissance n'est pas toujours facile au héros. Il entend d'autres voix que celle de ses chefs.

Les hommes ne conquièrent que pour jouir ; les héros ne conquièrent que pour donner. Les héros sont les serviteurs des hommes, avant d'être les serviteurs de leurs chefs.

Le héros connaît ses lâchetés (1).

Le héros lui-même a des jours où il n'est tenté que de vivre.

Les héros ont leurs tentations, mais ce sont des tentations héroïques. Il faut pousser les hommes ; il faut retenir les héros.

1. Il n'y a pas d'héroïsme complet. Le héros a ses heures de lâcheté.

La fatigue ni la faim n'ont de prise sur les héros. Les hommes ont leur tour de service ; les héros, non. On ne relève de garde ni les mères ni les héros (1).

On ne remercie ni les héros ni les mères.

Une âme indomptable dans un corps dompté fait le saint ou le héros.

La demeure de l'héroïsme est dans la région des idées. Comme les saints, les héros sont les grands de l'esprit (2).

Être de ceux qui souffrent, non de ceux

-
1. Les héros ni les mères n'obéissent au devoir. Un héros qui n'agit plus que par devoir a besoin de repos.
 2. Les grands de l'esprit ont des disciples ; ils ont peu d'égaux.

pour qui l'on souffre : orgueil des héros. En second lieu : vivre ; en dernier lieu : bien vivre – devise du héros (1).

Le héros veut souffrir. il en a l'orgueil (2).

L'homme ose vexer ; le héros n'ose que servir.

Subir est plus dur qu'agir à la guerre ; mais subir ne fait pas le héros. Les héros sont des inventeurs et des hommes d'action (3).

-
1. Souffrir pour racheter le monde, vivre durement, être de ceux qui souffrent : joies des héros. – Souffrir, c'est s'estimer. L'homme noble veut être de ceux qui souffrent, et non de ceux pour qui l'on souffre.
 2. Les hommes s'enorgueillissent de leurs plaisirs ; les braves, de leurs souffrances. – Les difficultés attirent les braves, parce qu'ils s'y estiment. L'homme de guerre ne s'estime que dans les circonstances difficiles.
 3. Le héros ne subit pas ; il est invention et action.

Les héros aiment la défaite, parce qu'elle leur propose de grands devoirs et leur ouvre le domaine de l'initiative.

Les braves conçoivent mal l'accident. C'est une surprise pour eux que la mort. Ils la savent possible, mais ils n'y croient pas.

Chez le brave, il y a toujours un amateur du danger (1).

La plupart des braves n'ont de hardiesse que dans le combat. Ils ne savent se faire valoir que par des actes. Ce sont des sensibles et des réservés, l'inverse de l'intrigant.

-
1. Le propre des hommes supérieurs, dans tous les domaines, est de jouer la difficulté. – Un des attraits du danger est le plaisir d'y réussir une chose difficile.

Il y a des hommes qui n'ont d'aisance que dans l'intrigue. Il y a des hommes qui n'ont d'aisance que dans le devoir (1).

Il y a une spiritualité de l'héroïsme, et seulement peut-être des héros pour comprendre les héros.

Il faut être doux envers les héros, même quand ils se trompent. En dehors du combat, ils sont sans défense (2).

Quand un homme a tout donné de lui-même dans une situation critique, il n'y a rien à lui reprocher, même s'il s'est trompé (1).

-
1. Il y a des êtres qui n'ont d'emploi que dans l'héroïsme.
 2. Les chefs durs sont rarement braves.

Les braves cachent leurs actes comme les honnêtes gens leurs aumônes. Ils les déguisent ou s'en excusent (2).

On se cache d'être brave comme d'aimer.

La bravoure porte ombrage comme les autres dons supérieurs.

Il n'y a guère que les héros qui aiment les héros. Le courage est ce qui se pardonne le moins à la guerre. Dans l'héroïsme, il y a une leçon.

-
1. C'est une grande déception pour un brave d'être mal reçu par ses chefs ou par ses égaux, le soir d'une bataille où il a tout donné de lui-même.
 2. Le héros est modeste ; comme le saint, il s'excuse de ses vertus.

La bravoure n'est contagieuse que pour les braves. L'héroïsme n'est contagieux que pour les héros (1).

L'héroïsme est un complexe de toutes les facultés. La bravoure n'est qu'un de ses éléments (2).

Le héros ne reçoit ses impulsions que de lui-même. Il peut être discipliné. Il est ingouvernable.

On croit les braves téméraires, quand ils ne sont que raisonnables. La témérité du brave est une témérité qui voit juste.

-
1. Chaque homme cristallise à sa façon, comme un minéral. L'exemple de l'héroïsme peut entraîner ; il ne modifie pas. L'exemple de l'héroïsme n'est un cristal d'amorce que pour les héros.

Guynemer a exalté des milliers d'hommes. Quelques centaines ont tenté de le suivre.

2. La bravoure n'est que secondaire chez le héros. Elle est le bras, elle n'est point l'âme. – La bravoure ne fait pas le héros ; il l'acquiert. Elle n'est qu'un des moyens dont il satisfait sa passion.

L'audace est folie pour qui craint ; elle est raison pour qui voit clair (1).

Nier l'ennemi : premier réflexe du brave.

L'amour des situations difficiles vient de l'assurance de les surmonter.

Les hommes qui font la guerre ne songent pas à la guerre. Les braves la font et y pensent sans répit. Ils en acquièrent une expérience réfléchie et en deviennent les physiciens.

Les seuls techniciens du combat sont les braves.

1. L'audace est au premier plan du héros.

Le héros n'entreprend qu'à coup sûr. Son orgueil est de penser juste. La blessure et la mort sont la monnaie dont il paie ses erreurs (1).

Le héros est sans passion pour la victoire. Elle met fin à sa mission.

Un long triomphe couronné par la mort fait seul le héros. Le héros qui périt à son premier combat, le héros qui survit à son dernier combat, ne semblent pas tout à fait des héros.

Les jours qui terminent les guerres sont des jours de deuil pour les braves.

1. La vie est la monnaie dont il paie ses erreurs.

III.

Ceux qui ne les ont point éprouvées, ignorent jusqu'où peuvent aller les privations à la guerre.

La fatigue est parfois si grande à la guerre, qu'elle fait désirer la mort pour en finir.

La faim, le combat, l'insomnie portent au plus haut degré le moral de l'homme qui sert. Des âmes divines habitent les corps harassés. Les âmes s'épurent quand les corps s'épuisent (1). Les combattants au cœur le plus haut sont les combattants épuisés.

1. Plus le corps se consume, plus l'âme s'épure.

Le corps usé du brave a toujours une ressource. La volupté de servir est trop forte pour que le corps, même épuisé, refuse l'office.

La fatigue déconsidère.

L'épuisement ne s'avoue ni en amour ni à la guerre. L'orgueil est d'y paraître surhumain. Les braves cachent leurs fatigues, comme les amants (1).

La fatigue n'existe pas à la guerre. Les ressources de l'homme y sont infinies. La fatigue est une faiblesse de l'âme.

1. La résistance à la fatigue est l'orgueil des héros, comme des amants. L'épuisement à la guerre, comme dans l'amour, déconsidère.

Nul n'a besoin de repos dans la volupté.

À la guerre, il n'est pas d'homme qui tue qui ait besoin de repos.

La guerre est une passion de l'âme.

Il y a peu de bonheurs qui ennoblissent. Le bonheur de la lutte en est un.

La nature a doué les hommes de vertus, mais ils ne les déploient qu'à la guerre. Qui n'a pas fait la guerre ne connaît pas l'homme. Médiocre dans l'existence ordinaire, l'homme est beau à la guerre, parce que ses vertus sont guerrières, parce que la nature l'a créé pour la lutte, parce que la guerre est l'état naturel des mâles.

La guerre est aux hommes ce que l'eau dormante est aux cygnes : le lieu de leur beauté.

Qu'il suffise de dire à un homme : « Tu mourras là », pour qu'il y meure, est une des grandeurs de la guerre (1).

C'est la dureté de la guerre qui fait sa sainteté (2).

La guerre assouvit le besoin de lutte qu'ont les mâles. Les hommes ne sont doux entre eux qu'à la guerre.

1. La contrainte morale n'existe que pour quelques lâches sur la ligne de feu. Chacun y est prêt à mourir.

2. L'inconfort, les fatigues, les privations, les jours sans feu, les nuits sans gîte, l'eau, la neige, les dangers, les blessures, la mort font la grandeur de la guerre.

Il faut beaucoup d'efforts, et d'efforts qui réussissent, pour prendre une fierté de soi dans l'existence ordinaire. À la guerre, il suffit de souffrir pour s'estimer (1).

L'humilité, la pauvreté, la chasteté, la foi, l'espérance, la charité, la mortification, les vertus chrétiennes, pourquoi peu d'hommes peuvent-ils y atteindre dans l'existence ordinaire, alors que tous s'y élèvent sans effort et avec béatitude à la guerre ? (2).

La guerre est le mode noble de l'activité humaine. La pauvreté n'y humilie pas. La vanité y est étrangère. Le devoir accompli comble l'âme. Aucun contact n'y est vil. Les hommes y sont frères. La guerre est l'âge d'or.

-
1. L'homme est le seul animal capable d'accepter volontairement des actes douloureux. Renoncer à souffrir, c'est renoncer à s'estimer.
 2. Loin de représenter un châtement, l'exercice des vertus chrétiennes est une source de béatitude.

La naissance, la fortune, les vanités n'ont plus de prix à la guerre. L'homme n'y est paré que de ses vertus.

À la guerre, les troupes succombent sous le poids des vertus (1).

Il est bon de peiner quand on sert.

-
1. La nature a comblé les hommes de vertus ; mais ils ne les déploient qu'à la guerre.

Les voluptueux de ce monde se croient bien à tort les heureux. Leurs jouissances font pitié sur la ligne de feu. L'homme qui dort sur la terre ne changerait pas sa couche contre une autre. Les molles du corps sont le deuil de l'âme. La nature ne comble de ses béatitudes que ceux qui la servent dans l'effort (1).

Les voluptueux sont des mendiants qui vivent au jour le jour de l'aumône de leur corps.

De même que les couvents pleurent sur les mondains, les soldats préfèrent leur misère aux molles sans grandeur des heureux.

Les clôtures, les murs, les serrures insultent à la liberté. Il n'est rien que d'interdit dans la vie sociale. L'homme y étouffe. La guerre autorise tout. Le soldat est un pauvre, mais à qui le monde appartient (1).

-
1. Les mœurs, les doctrines insultent à la liberté. Il n'est rien que d'interdit dans la vie sociale.

Le pillage n'est pas ce qu'on croit, mais la revanche de la liberté (1).

L'homme est écartelé entre les devoirs dans la vie sociale. L'existence est légère à la guerre, parce que le devoir y est simple et la voie tracée.

Les guerres rendent aux hommes qui l'ont perdu le sentiment religieux. Les hommes se croient maîtres de leur destinée dans l'existence ordinaire ; ils n'en appellent qu'à soi de leur sort. Quand la vie et la mort dépendent de facteurs étrangers, ils prennent conscience de leur faiblesse ; ils créent un Dieu, maître de la fatalité, et ils se remettent en ses mains (2).

étouffé. La guerre le libère. Le soldat est un pauvre, mais à qui le monde appartient.

1. Le pillage n'est pas le vol ; il est la revanche de la liberté.
2. Les hommes remettent dans la main des dieux la cause qu'ils plaident contre le destin.

C'est la vie facile qui tue les dieux.

Les caravanes perdues dans les sables, les barques naufragées sur la mer n'ont connu que des suppliants, jamais de blasphémateurs (1).

Les pêcheurs sur la mer, les femmes, jouets de la maternité, les êtres que des forces étrangères dominent, croient en un Dieu, maître des éléments.

Les superstitions sont les filles du risque.

Tous les aviateurs ont leur fétiche.

-
1. Les impies ne sont pas des lutteurs.

Des marionnettes, jouant la comédie, pourraient ne plus croire à la main qui les mène. Elles y réfléchiraient dans le drame (1).

La crainte de l'homme crée les dieux (2). Les politiques créent la crainte des dieux.

La chance, déesse honteuse des pauvres, joue à la guerre un grand personnage (3).

La guerre veut des cœurs tout à soi. Elle prend les hommes sur une rive du Léthé, elle les plonge dans le fleuve et les fait passer sur l'autre rive. On n'entre à la guerre, comme dans un amour véritable, qu'avec un cœur neuf (1).

-
1. Dante réservait un cercle de son enfer aux hommes sans foi.
 2. Les religions naissent de la faiblesse et meurent de l'orgueil.

3. La chance, dont se rient les forts qui l'asservissent dans la vie ordinaire, est un grand personnage à la guerre.

La guerre tue les désirs avant de tuer les hommes. Les cœurs y sont morts à eux-mêmes.

Tout est lointain, vu de la guerre.

Femmes, parents, enfants, tout s'estompe à la guerre. L'homme qui combat n'a plus de passé (2).

La guerre guérit l'âme. Elle est le royaume de l'oubli.

1. La guerre blanchit les cœurs. Elle est le royaume de l'oubli. On n'y entre, comme au service de Dieu, qu'avec un cœur sans passé.

2. Tout s'estompe à la guerre. L'homme y entre comme dans un autre amour.

Il y a une grande paix à la guerre : c'est d'y être sans femme.

On retrouve à la guerre le sens des mots primitifs. Il suffit de vivre un hiver sans abri et sans feu, pour comprendre ce qu'ont pu signifier, au début des âges, les termes : un toit et un foyer.

Bonne année, bonne chance, bon retour, ont un sens à la guerre.

On est heureux à la guerre du fait seul de vivre. L'existence y est une sorte de cadeau permanent (1).

1. À la guerre, c'est une joie perpétuelle que de vivre. On ne songe à la mort qui guette que pour jouir du présent. – On est heureux à la guerre du seul fait d'exister. On y jouit de la vie comme d'un bien qui vous serait prêté.

On se survit tous les jours à la guerre. La guerre fait chaque jour aux hommes l'aumône de leur vie. Elle peut tout leur demander en retour (1).

Les voluptés de la génération sont peu de chose auprès de la volupté de vivre (2).

Il doit exister chez les condamnés aux peines capitales un bonheur de vivre inconnu.

Les justes aiment la guerre parce que le hasard y préside aux peines et non le fantôme de la justice.

1. On peut tout demander aux hommes pour l'aumône qu'on leur fait de leur vie.

2. La volupté d'aimer est peu de chose auprès de la volupté de vivre.

La guerre est sainte parce que la justice n'y préside pas (1).

Il n'y a pas de justice pour les saints sur la terre.

Il n'est pas de blessé à la guerre qui ait dit : « J'ai été blessé injustement. »

On demande des comptes à la justice ; on n'en demande pas au destin.

1. La justice ne préside pas au combat. Ce n'est pas le mâle vertueux, intelligent qui triomphe ; c'est le plus fort dans l'occasion, le même qui mourra quand il sera combattu par un autre mâle plus fort. La vie et la mort sont donc occasionnelles. C'est même la vertu que la nature punit le plus souvent.

On se plaint d'une iniquité, on ne se plaint pas d'une blessure (1).

La vie sociale déçoit les hommes nés dans le sentiment de l'équité.

Le pessimisme des justes vient d'une mère sainte qui s'est assise à leur berceau.

Il est dur de mépriser les hommes. C'est un des privilèges de la guerre de n'avoir qu'à les estimer.

La guerre permet d'estimer qui vous frappe (2).

1. On se plaint moins d'une blessure à la guerre que d'une iniquité dans la vie sociale. – L'homme qui se plaint d'une injustice, ne se plaint pas d'une blessure.
2. Les justes aiment la guerre, parce qu'elle permet d'estimer qui vous frappe.

On ne peut pas plus juger les hommes en dehors de la guerre, que les femmes en dehors de la maternité.

On ne parle jamais de la mort à la guerre (1).

On a beau s'imaginer invulnérable, il y a des coups que l'on reçoit de si près qu'ils font souvenir qu'on est mortel (2).

La mort n'est rien. L'horreur à la guerre est dans la vie physique (3).

1. De même qu'il y a des sujets qu'on évite entre personnes sensibles, on ne parle jamais de la mort à la guerre. – Il y a deux sujets d'entretien qu'on n'aborde jamais à la guerre : la Patrie et la mort. La Patrie est partout présente à la guerre.
2. L'homme de guerre a besoin de se sentir invulnérable.
3. À la guerre, le moral est de surmonter la vie physique plus que la mort.

Tout est crainte, mystère, attirance, volupté aux premières lignes. Les premières amours qui s'emparent de l'âme ne la troublent point davantage. Le contact de l'ennemi est un contact de l'amour. Les premières lignes au repos sont des femmes qui dorment.

La guerre crée l'hypnose et l'état second.

Il n'y a de grand que de jouer sa partie contre le destin. Les vrais jeux sont ceux où l'enjeu est la vie.

La guerre est un jeu terrible où l'on gagne toujours, sauf une fois.

Il y a de grands silences dans les grands dangers ; l'attente de la mort peut ne pas troubler l'âme, elle la remplit.

L'homme le plus attentif est celui qui attend la mort.

La mort latente à la guerre est la plus sournoise.

La proximité de la mort donne la paix à l'âme. C'est parce que les hommes se pensent immortels qu'ils consentent au mal. Il faut se croire le temps d'en cueillir les fruits pour se résoudre au crime.

Il y a une table de jeu du destin ; qui y mise gros n'est jamais vain (1).

1. La vanité est ignorance, bassesse d'ambition. Il y a une table de jeu du destin ; qui mise gros n'est point vain.

On n'est jamais sûr, au pied d'une tombe, d'avoir fait tout son devoir. Il est délicat de survivre. Les morts sont les remplaçants (1).

1. Comme il y a toujours une prudence, même dans l'héroïsme, il n'y a pas d'homme qui, en face d'une tombe, ne se demande s'il a fait tout son devoir.

IV.

Napoléon faisait toujours l'avancement au courage. Le courage témoigne de la vigueur physique, de l'activité, du caractère, par-dessus tout de l'amour de la lutte, qualité capitale à la guerre. Le courage donne le prestige qui enlève la troupe et l'expérience qui autorise les résolutions. Il suppose la prudence sans laquelle il eût été châtié. Il prouve l'intelligence froide qui voit juste dans les conditions du combat. Il répond de l'audace dans le succès, de la fermeté dans les revers, du moral qui exploite ou qui sauve les situations. Il crée le chef souple, dur, hardi, intrépide. Aucune

qualité militaire n'est garante d'autant d'autres. Ne pas faire jouer au courage dans l'avancement un rôle de premier plan, est une faute de principe.

Les soldats paient de leur vie les erreurs de l'avancement.

L'ancienneté coûte cher aux armées ; elle est la partie honteuse des principes de l'avancement.

Hors du génie, l'ambition est une tare à la guerre. Elle déconsidère un homme. L'homme, qui demande à la guerre son élévation, oublie que la guerre ne demande aux hommes que leur sacrifice. La récompense est d'y déployer ses vertus. L'échelon n'importe pas (1).

1. Le génie seul légitime l'ambition à la guerre.

On ne rencontre l'ambition à la guerre que chez les non-combattants.

On a vu des ambitieux aller à l'arrière gagner des galons. Ils ne sont pas les plus coupables, mais les organisateurs de l'avancement.

Le courage a ses détracteurs (1).

On méprise volontiers le courage comme un fait de brutalité (2).

À partir d'un certain grade, la bravoure

1. Pour certains hommes, le courage est ce qui se pardonne le moins.

2. Il faut bien déconsidérer les hommes courageux. Ce sont des brutaux ou des fous. Ils sont sans génie militaire. Ils sont un danger pour une troupe. Ce sont des coupables ; ils font le jeu de l'ennemi déconsidère. elle jette des doutes sur l'esprit.

Pour un chef ou un égal sans bravoure, le brave est l'ennemi (1).

Aux yeux des chefs ou d'égaux sans bravoure, les braves sont suspects. Ils sont suspects de mépriser.

Pour qui craint, le courage est de l'aveuglement. Le vrai aveuglement est de craindre. En campagne, on peut tout oser neuf fois sur dix. En dehors de quelques minutes critiques, la guerre est sans danger. L'homme qui craint montre par là qu'il n'a ni l'expérience ni l'intelligence de la guerre (1).

1. Quand on n'a pas de courage, celui des autres est voisin d'une injure. – On n'aime pas toujours convenir du courage. Il y a presque une injure dans le courage des autres.

Il y a un courage dont la source est dans la force de l'âme, et qui n'a son emploi que dans les situations désespérées. Le courage ordinaire est de la simple intelligence, l'intelligence du non-danger.

Il faut réhabiliter le courage.

Le courage est l'épreuve de l'intelligence. Craindre est reculer devant des fantômes. Les braves sont des esprits réalistes.

1. L'homme qui craint croit que le courage résulte d'un aveuglement, d'une ignorance des conditions du combat. Or, le courage résulte de la connaissance de la guerre, de l'intelligence du non-danger. Il répond de l'activité physique, de la résistance à la fatigue, de l'initiative, de l'ingéniosité, du coup d'œil.

Le courage est du bon sens et de la clairvoyance réunis (1).

La guerre est de tuer, non d'être tué. J'ai vu des hécatombes qu'un simple ordre pouvait éviter.

Le coefficient de sécurité des hommes se mesure à leur courage. On peut bâtir sur les braves (2).

Le courage résulte d'un calcul exact des probabilités (3).

1. Les hommes sans courage taxent le courage de brutalité et lui dénie finesse, clairvoyance et souplesse. Le courage est du bon sens et de l'intelligence réunis. L'expérience l'illumine. Il prévoit, calcule, combine.

2. Il y a une résistance des matériaux humains. Le coefficient de sécurité des hommes se mesure au courage. – C'est au courage que se mesure la résistance du matériel humain.

3. Le courage résulte du calcul exact des probabilités,

Il y a une disposition de tempérament qui rend aveugle sur le danger.

On dit que la bravoure est contagieuse. Elle l'est, parce qu'elle déconsidère le danger.

Le courage fait envie, même à ceux qui le méprisent.

Les braves excitent moins par l'exemple que par la preuve qu'ils donnent de la médiocrité du risque. Jusqu'à ce qu'ils tombent, les braves sont les témoignages vivants de l'inexistence du danger.

exécuté par un esprit juste et renseigné. – Par la proportion des pertes dans un temps donné, on peut connaître au juste le danger qu'on court.

Le mépris du danger, c'est le dédain de l'ennemi (1).

Le danger que courent les braves ne vient pas de ce qu'ils s'exposent, mais de ce qu'ils s'exposent souvent. Le risque est fonction du temps plus que du danger.

Les braves meurent rarement le jour où ils s'exposent le plus (2).

On court souvent des dangers par plaisir. On en court d'autres par devoir. On en court certains par rage, et ceux-ci sans mérite.

-
1. Une des formes de l'héroïsme est de nier l'ennemi. L'ennemi n'est ni omniscient, ni omniprésent.
 2. On peut dire des braves que, par leur connaissance de la guerre, ils sont ceux qui s'exposent le plus en risquant le moins.

Le danger n'est pas la mort. Si grand soit-il, il n'est que le risque de la mort. Les caractères qui aiment risquer sont attirés par le danger.

Le danger attire presque tous les hommes. Les grands dangers n'attirent que des natures exceptionnelles (1).

On part souvent au danger sans y croire ; puis, il devient pressant, et l'on voudrait bien être autre part.

Dans le danger, l'homme qui voit juste apprécie son risque et sait souvent qu'il risque peu. L'intelligence est un des facteurs du courage.

-
1. Il y a un vertige du danger qui attire. Les grands dangers n'attirent que des natures exceptionnelles.

Il est difficile d'apprécier les grands dangers. L'expérience ne suffit pas. Il faudrait de la mémoire (1).

Il ne faut jamais confirmer par des paroles l'imagination qu'on a du danger. Certaines circonstances de la guerre sont si dures, qu'on a le droit de les trouver telles, mais on a le devoir de le taire. Le moral est de mentir.

Il faut distinguer le danger de l'imagination qu'on en a. Les hommes d'un cœur moyen exagèrent toujours les grands dangers.

-
1. Les hommes les plus habitués à la guerre connaissent rarement le danger qu'ils courent. Ils le mesurent par comparaison, mais seulement avec des souvenirs récents. Les souvenirs s'effacent vite à la guerre. On sait bien que certains jours il a fait chaud, mais on ne se rappelle plus le degré. – Les grands dangers se comparent mal.

Dans le danger, le rôle d'un chef est de le faire imaginer moindre à sa troupe. Un chef est maître

dans une mesure de l'imagination de ses hommes.

La sensibilité peut être affectée par le danger, mais elle doit seule l'être. Chez l'homme de guerre, la raison forme un état-major à part.

La peur panique est l'empoisonnement de l'individu par la sensibilité.

Il n'y a ni tués ni blessés dans les batailles. Les balles tuent quatre hommes et en intimident mille.

On croit toujours échapper au danger par le mouvement. L'attente de la mort dans l'immobilité veut du stoïcisme. La nature n'y a pas attaché de volupté.

Il y a des actions qu'on accomplit pour qu'elles soient vues. Mais la bravoure animale ignore le spectateur. Elle résulte de l'instinct et jouit de soi-même.

Les hommes qui aiment l'aventure peuvent s'exposer d'une façon condamnable, jamais d'une façon inutile. Le danger trempe l'âme et, seul, fait l'homme de guerre.

L'homme de guerre lui-même s'endort en seconde ligne.

Ce qui est vrai de l'audace à la guerre, l'est partout. Le tout est d'oser. Le monde est aux impudents.

L'homme normal ne craint point, non par force morale, mais par constitution (1).

Tout ce qui diminue la vie ouvre le cœur à la crainte (2).

Le danger crée le génie.

La victoire est un fleuve qui coule. Tous les hommes y sont suffisants. C'est dans les revers que l'on juge le rameur (3).

-
1. L'homme normal se croit immortel dans la vie et invulnérable à la guerre.
 2. L'homme touché dans son appareil générateur est craintif. L'homme malade est craintif. Tout ce qui diminue la vie ouvre le cœur à la crainte.
 3. Les hommes se jugent dans les revers. La déroute est un fleuve qui emporte tout ce qui est flottant. Les rocs tiennent.

Dans le danger que l'ennemi fait courir, il y a un défi et une insulte. C'est par la crainte qu'il entend briser la volonté. La question qui se pose est simple. À qui obéir ? À son devoir ou à sa crainte ? À l'honneur ou à l'ennemi ?

Au plus fort des actions, la prudence accompagne le courage comme une ombre.

Une intrépidité sans prudence tournerait à l'étourderie (1).

L'audace est fonction de l'intelligence plus que du moral.

1. Il n'y a pas d'audace sans prudence.

Les esprits, dans les déroutes, semblent frappés de démence (1).

On rit et on s'ébroue après le danger.

Les coups de l'ennemi qui se trompe font sourire.

Au début des guerres, on se croit tenu par l'honneur à courir des risques que quelques jours après, on éviterait (2).

La prudence est un fruit de la guerre.

1. Les positions les plus défendables sont, dans les déroutes, abandonnées sans combat. Des officiers solides proposent de faire sauter les canons. Les canons partent sans leurs munitions. – Dans la contagion de la déroute, le courage immunise.

2. Les officiers inexpérimentés à la guerre croient tenir sur des positions que, quinze jours après, ils abandonnent.

Au début des campagnes, il faut s'assurer d'abord de son courage. On y perd du monde ; la prudence s'impose, et l'on devient économe en restant généreux.

La prudence est le bon sens de l'héroïsme (1).

Quand on est sûr de son courage, la prudence devient une vertu.

Le sacrifice est affaire de moment et de tact.

Les yeux des braves se comprennent. Dans le danger, on ne rencontre plus le regard des hommes sans bravoure. La première tendance à la fuite se manifeste dans les yeux. Le regard des lâches fuit, comme ils voudraient fuir eux-mêmes.

1. Il n'y a pas de héros sans bon sens ; la raison le gouverne. – La raison est la force d'âme.

L'audace est d'abord l'intelligence du non-danger.

Les coups d'audace doivent être courts.

La jactance n'est pas une fleur des champs de bataille (1).

Il a peut-être existé des courages à panache. On les conçoit mal. Dans les dangers suprêmes, la belle forme de l'âme est la simplicité. Il y a une offrande de soi-même à la mort et des hommes qu'on commande qui ne va pas sans gravité. Les pentes du Golgotha sont dures à monter. Un dieu est mort sur la croix, modestement (1).

1. La jactance naît d'un sentiment incomplet des devoirs, des responsabilités.

Ce dont l'être supérieur est avide, c'est de sa propre estime.

1. Un dieu est mort sur la croix sans forfanterie. – Il n'y a pas de grands gestes à la guerre.

V.

Âme de chef, émulation de vertus. Qui ne tolère pas de plus brave que soi dans sa troupe, est le chef né.

Le chef naturel est le plus brave.

Au début de la guerre, où tout le monde est neuf, des subalternes peuvent le prendre de haut. La valeur du chef est inconnue. Son expérience est sue nulle. Le ton baisse après quelques jours.

Les chefs ont à gagner leurs galons devant leurs hommes.

C'est une faute de reprocher à un chef son héroïsme, quand il n'engage que lui. C'est parce qu'il y a des chefs qui s'exposent qu'il y a des hommes qui meurent.

Les hommes doivent consacrer leur chef dans leur cœur.

Il ne faut jamais de chefs nerveux, surtout dans les revers. L'aigreur est le dernier défaut du chef. Elle détrempé l'âme, même des héros. Le chef peut se montrer impitoyable dans ses exigences ; mais, pour obtenir, il doit être d'abord la source où se retrempe toutes les énergies.

Un chef qui n'est pas exalté par les braves qu'il commande, est mûr pour l'arrière.

L'audace des chefs est faite de la joie d'obéir de la troupe.

La bravoure du chef multiplie la valeur de la troupe. Elle assure son contrôle et répond de son emploi.

Chaque homme, chaque officier rend quatre sous un chef ardent.

C'est une faute de croire qu'un chef peut se passer de bravoure, parce qu'il commande d'un poste peu exposé. Les chefs sans bravoure s'effondrent dans les revers et entraînent leurs troupes avec eux.

Un corps sans âme, une troupe sans chef a toujours besoin de repos.

Il y a des troupes sans chefs, il n'y a pas de troupes fatiguées (1) .

Passionnez vos hommes ; ils n'auront jamais besoin de repos (2).

Aucune troupe ne murmure contre l'honneur.

Les ordres que reçoivent les braves ombrent rarement leur puissance d'emploi. Hors le moment où on lui demande de mourir, l'homme de guerre trouve toujours le commandement timide.

-
1. Les troupes fatiguées sont l'apanage de chefs inertes.
 2. La fatigue commence quand la passion faiblit. Enflammez vos hommes, ils n'auront jamais besoin de repos.

L'âme noble veut plus qu'obéir ; elle veut hausser qui la commande.

Les hommes de guerre ne subissent pas le danger ; ils le manœuvrent.

Dans les grandes actions où les hommes donnent tout d'eux-mêmes, le ravitaillement peut manquer. La passion nourrit.

Le commandement est facile à la guerre. On n'y commande qu'à des saints (1).

-
1. Il est plus facile de commander une troupe en temps de paix qu'en temps de guerre, parce que, en temps de guerre, les hommes qu'on commande sont des saints. – Tous les hommes sont des saints à la guerre. Il n'en est pas un qui le sache. Le héros est le saint volontaire.

Les hommes servent leur chef comme un dieu. Le chef nourrit, le chef fait vivre, le chef fait mourir. Changer de chef, c'est changer de dieu.

Il y a toujours des difficultés pour un chef à prendre de nouveaux commandements.

Quand un chef est libre de son poste de combat, il y va de son honneur de savoir s'exposer.

Il est moins dur d'obéir que de délibérer (1).

Les subalternes ignorent les responsabilités dont les chefs se chargent. Ils ne leur en tiennent pas compte.

-
1. Il est plus facile d'obéir que d'imaginer.

La récompense des hommes est d'estimer leurs chefs.

Les troupes ne sont pas toujours prêtes à s'efforcer. Un chef subalterne peut faire rendre à sa troupe plus que son dû, mais il faut du tact (1).

Les sacrifices utiles font l'ivresse des troupes.

Ne pas décourager le commandement, premier devoir d'un chef à tous les échelons.

1. On peut tout demander à une troupe, quand le motif est raisonnable.

La discipline autorise un chef à discuter les ordres qu'il reçoit. Mais si l'ordre est dur, à différer l'obéissance, il décourage le commandement.

Les héros seuls sont en droit de discuter les ordres durs, parce que, à le faire, ils n'usent pas le moral du commandement.

Un chef subalterne ne peut rien contre des ordres infortunés.

De même qu'il y a des femmes stériles, il n'y a pas que des braves à la guerre.

Les pertes sont la honte d'un chef.

Les combattants supportent mal les critiques du non-combattant.

La guerre ne s'apprend qu'au combat. Sans courage, pas d'expérience (1).

La connaissance de l'ennemi est le premier devoir du chef.

Il y a des hommes pour qui la loi de la guerre consiste à ne pas s'exposer.
Les officiers d'État-Major sont les métaphysiciens de la guerre.

1. Le courage est l'A. B. C. de la guerre. La guerre ne s'apprend que sur la ligne de feu. – Sans courage, pas d'expérience. Tu enverras une troupe à la mort par ignorance. Tu reculeras, quand tu pourras tenir. – La bravoure permet seule d'acquérir l'expérience de la guerre.

Il y a des chefs qui osent rester à l'arrière. Cela peut ne pas nuire à leur avancement (1) .

Tout ce qui est de second ordre est parfaitement contrôlé à la guerre ; mais le combat l'est moins.

L'observation est rarement à la guerre ce qu'elle doit être. À chaque échelon, le chef la confie à un subordonné, en sorte que les yeux de l'armée tombent au dernier rang de la hiérarchie.

1. Il y a des chefs qui donnent à penser que l'ennemi est à l'arrière.
2. Tout ce qui est de second ordre est parfaitement contrôlé à la guerre. Une troupe ne touche ni une

paire de chaussures, ni une botte de paille en trop ou en moins. Quant au point de chute des obus, en dehors du capitaine qui dirige le tir, et qui est juge et partie, Dieu est là pour le vérifier.

Ce n'est peut-être pas sans raison que la nature a placé les yeux à la tête.

Les organes les plus délicats du corps sont les yeux, et ce sont pourtant les plus exposés .

À la guerre, trop souvent, ceux qui voient ne commandent pas, et ceux qui commandent ne voient pas (1).

Comme ceux qui voient ne commandent pas, ils se désintéressent parfois de regarder.

À aucun échelon, le commandement ne peut être exercé par des aveugles. Un chef qui se crève les yeux est un mutilé volontaire.

1. Une des misères de la guerre de position, c'est que ceux qui voient ne commandent pas, et que ceux qui commandent ne voient pas.

Un chef qui voit, ouvre d'abord les yeux de ses subalternes.

Les États-Majors portent des foudres, parce qu'ils doivent observer des sommets et réagir comme l' éclair (1).

Il est bien des excuses à la cécité d'un chef. Une besogne lui incombe qui embrasse beaucoup de domaines. S'il n'y prend garde, le combat devient le moindre souci de son commandement (2).

1. Les États-Majors portent des foudres, parce qu'ils doivent observer des sommets et réagir comme l'éclair. En fait, ils n'observent et réagissent que par des intermédiaires.

2. Il y a bien des excuses à la cécité d'un chef. Une besogne lui incombe qui embrasse bien des domaines, en dehors du combat. Le ravitaillement, les renforts, les questions de haute paye et de sabots, l'habillement, le matériel, le personnel, les services annexes, leur coordination, les rapports, les visites, la discipline, l'avancement ; les récompenses, la circulation et toute cette administration infinie de la guerre absorbent tout son temps. S'il n'y prend garde, le combat devient le moindre souci de son commandement. Un chef doit être un homme de combat.

Il y a peu de visiteurs qu'un chef organisé ne puisse expédier en quatre minutes.

La voix des chefs sans courage s'étrangle, quand ils parlent aux braves.

L'accueil hostile aux braves est involontaire chez le chef sans courage. Il voudrait s'en défendre ; il doit s'y résigner.

Les plus fins des chefs sans courage ne font qu'ironiser auprès des braves. Les braves seuls savent parler aux braves (1).

L'ironie ni le scepticisme n'ont de place aux Armées. L'ironie change le signe des valeurs ; elle n'a que faire dans l'action. Le scepticisme vient d'un chancre du cœur et marque une maladie honteuse (2).

Il est piquant d'entendre reprocher aux braves leur ignorance des conditions du combat.

-
1. Un chef sans courage ne peut que rabaisser le courage. Il le nie, le ridiculise ou le condamne. – Auprès d'un chef ou d'égaux sans bravoure, il est bon de cacher une action d'éclat.
 2. Les femmes ni les combattants ne comprennent l'ironie. L'ironie change le signe des valeurs. Elle n'a pas sa place dans l'action.

Il y a des moments où la vie du chef importe plus que celle de la moitié de ses hommes.

On n'a le droit de rompre à la guerre que pour manœuvrer. Il faut être sûr de son génie pour consentir à reculer.

Le sol de la Patrie, quand on l'abandonne, se mesure au mètre.

C'est chez le fantassin que bat le cœur de la Patrie (1).

Dans les fatigues extrêmes, soyez sobres. Il y va de l'honneur. J'ai vu des États-Majors ivres pour avoir bu quatre doigts de vin après trois nuits sans sommeil.

-
1. L'artillerie n'est pas l'arme propice au héros. Le héros de tempérament y a mal son emploi.

Le danger passé, nourrissez vos hommes. L'estomac crie quand l'esprit se repose.

L'animal qui digère, n'est plus de combat. Méfiez-vous des États-Majors qui mangent trop.

Hors du jeûne, point d'ascétisme. Au combat, le moral s'exalte par les privations. L'homme repu n'a plus de passion (1).

-
1. Le jeûne a été inventé par les Ordres pour hausser le moral. – La femme mange moins que l'homme, parce qu'elle a plus de passions.

Sur la ligne de feu, il n'y a plus de discipline ; il y a le consentement mutuel. La discipline recommence à l'arrière.

On ne retourne volontiers qu'aux lieux où l'on a souffert (1).

Dans une région dangereuse, ne vous abritez point : passez.

1. Les camps de repos ne sont point pour les pèlerinages. On ne retourne qu'aux lieux où l'on a souffert.

— Fin des Maximes sur la Guerre. —

— DEUXIÈME PARTIE —
SUPPLÉMENT
AUX
MAXIMES SUR LA GUERRE
Supplément aux Maximes – I

C'est un fait que, dans chaque espèce animale, les mâles, à la saison des amours, sont poussés à lutter les uns contre les autres et à se détruire. La nature leur a donné des armes afin de procéder à ces luttes, armes que le mâle est seul à posséder et dont est dépourvue la femelle, fait qui montre bien que ces armes ne sont pas au service de la vie, mais de la lutte et de la mort.

Darwin a basé sur ces faits une doctrine de sélection sexuelle. Ce n'est pas le lieu, ici, d'examiner la théorie générale darwinienne. Notons simplement que, quelle que soit la valeur de la doctrine, le fait de la lutte entre les mâles d'une même espèce est d'observation journalière, qu'il est général. Deux coqs vivaient en paix, une poule survint, dit La Fontaine. Les enfants mâles bataillent, pendant que les filles jouent à la poupée.

Dans les espèces où les individus sont de taille très différente, comme les chiens, on voit de petits chiens attaquer résolument de grands chiens. La disproportion ne les arrête pas ; l'ardeur au combat est telle que le mâle admet un combat inégal. La force prime sans doute le droit, puisque le droit du plus faible succombe devant la force du plus fort, mais l'énergie morale est identique de part et d'autre, et l'accepte, à conditions inégales, montre la puissance du sentiment qui jette un plus faible dans la lutte. Pour assurer son existence journalière, jamais un animal faible n'attaque un animal fort. Au moment du service de l'espèce, il attaque son frère le plus puissant, sans prudence, sans raisons, sans même espérer de vaincre. Le génie de l'espèce lui commande d'attaquer et de jouer sa vie dans ce jeu. Son existence n'a plus de prix ; il n'est plus qu'un sentiment qui compte, celui de l'honneur, de l'honneur de la lutte Jusqu'au bout, jusqu'à la mort.

Si nous considérons le mâle dans son existence générale, nous le voyons, dans la plus grande partie de sa vie, soumis à l'instinct de conservation, prudent, fuyant devant un danger, mettant son existence à l'abri, lâche, n'attaquant pour vivre que plus faible que soi. Puis, tout à coup, en proie à l'instinct de reproduction, ou pour mieux dire à l'instinct de servir, comptant pour rien sa vie, préférant la mort à une, négation de ses droits, qui sont ceux de l'espèce, se jeter dans la lutte contre les mâles de son sang, y courir les plus grands dangers, avec une fureur, un courage, une abnégation, une constance qui force l'admiration, une démence même, si la démence est bien une disproportion entre les buts et les moyens.

Le mâle et la femelle sont créés pour le service de l'espèce. Les mâles sont organisés pour lutter entre eux, mettre en jeu leur vie dans la lutte, mourir s'il le faut. La femelle est organisée pour porter, élever les petits, les nourrir, les défendre.

L'homme est donc fait pour la lutte, le risque, la mort. il les accepte naturellement ; la guerre, est son état naturel ; la bravoure, l'héroïsme font partie de son organisation foncière. L'homme porte en soi l'ordre sacré de mourir, comme la femelle l'ordre sacré de porter, puis d'élever (1). Le, héros et la mère sont équivalents ; ce sont le mâle et la femelle au service de l'espèce.

Ce renoncement à Soi-même, ce dévouement à autrui, ce sacrifice de soi, cet altruisme qui va à jusqu'à préférer la mort à l'abandon de sa mission, la nature les obtient par l'appât de voluptés.

Une mère ne se dévoue pas pour son enfant ; ce mot de dévouement n'a aucun sens pour elle ; elle passe des nuits à son chevet, oublie de se nourrir, cesse de se reposer. Il n'y a aucun effort moral, aucun mérite. la vertu, le mérite, serait pour elle de se désintéresser de l'enfant ; l'instinct est si fort qu'elle ne fait qu'obéir et, qu'en obéissant, elle trouve les seules voluptés que la situation comporte.

1. La vie facile reste en marge de l'essentiel. La noblesse d'un sexe est de garder l'ordre sacré de

porter ; la noblesse de l'autre, l'ordre sacré de mourir.

Il en est de même du mâle, du héros. La nature lui commande de combattre, d'affronter d'autres mâles, de mourir au besoin, de lutter dans les pires conditions, de passer les nuits sous la pluie, dans la neige, d'oublier tout confort, tout repos pour le champ clos où se joue sa destinée au profit de l'espèce. L'appel de l'instinct est si fort qu'il ne peut qu'obéir ; il obéit avec volupté ; il n'a pas de mérite. Il ne se plaît que dans la boue et dans le sang où il se trouve, et, même blessé, il recommence. L'expérience ne le guérit pas de l'instinct.

Ainsi, il y a à la base de tout être vivant deux mobiles : l'un, égoïste, qui le pousse à assurer sa vie propre ; l'autre, altruiste, qui le porte à oublier sa vie, à se sacrifier à un but naturel qu'il ignore et qui est le profit de l'espèce (1).

Le héros n'a donc rien de sublime, non plus que la mère héroïque qui se précipite dans un incendie pour y sauver son enfant ; ils sont le mâle et la femelle nés.

1. Vivre et reproduire ne sont que secondaires. La fin est de servir. La nature ne donne de hautes satisfactions qu'à celui qui la sert. L'homme l'ignore, mais sa conscience est là qui le lui fait sentir constamment.

Pour le service de l'espèce, l'être consent à tout, à la pauvreté, à la chasteté, à l'humilité, au renoncement, à la mortification, à la mort. Il n'est rien qu'il ne fasse pour s'abaisser et se détruire au profit de l'espèce (1). Sa volupté est de tout quitter et de tout donner. Il souffre de ne point souffrir ; le don de soi-même n'est jamais assez complet ; il se reproche son égoïsme, son inattention, son indifférence. Une mère ne perd jamais son enfant sans s'accuser d'avoir trop peu fait pour lui en vue de le sauver. Le héros n'est jamais satisfait de lui-même ; la mort seule peut le satisfaire. Il se reproche de vivre ; lui seul ne se trouve point héroïque ; il sait ses lâchetés ; il sait qu'il aurait pu donner davantage, puisqu'il n'a pas tout donné (2) ; il se regarde et se méprise ; il envie les morts et se sait indigne de leur phalange. Aux yeux du héros, tous les actes héroïques sont incomplets, puisque la mort ne les a pas couronnés. Aucune mère ne croit avoir tout fait pour son enfant ; aucun brave, pour son pays. Les héros et les mères restent toujours au-dessous de leur mission.

La recherche du bonheur facile est impie.

-
1. La guerre et la maternité sont les écoles de l'altruisme.
 2. Il n'est pas de héros qui ne sente avoir pu donner davantage.

La nature n'a pas créé les êtres pour être heureux, mais serviteurs. Considérez l'animal ; le mâle, d'abord. Sitôt adulte, il est la proie des passions de l'amour, sans facilité pour les satisfaire. Il souffre de ses désirs déçus. Il doit entrer dans la lutte avec les autres mâles, risquer la mort, mourir, ou, sinon mourir, renoncer à l'amour, où tous ses sens l'appellent, s'il est vaincu. Un mâle sur dix reproduit seul. Et ce mâle sur dix a d'autres devoirs. L'oiseau qui couve, qui nourrit ses petits, ne travaille pas pour lui. Il s'efforce pour autrui. Je vois bien l'animal au service de l'espèce, je le vois

moins au service de lui-même. Sans doute, la nature le récompense de voluptés, mais de voluptés altruistes. Il n'y a de véritables voluptés que les voluptés altruistes. Ce sont celles de l'âme, celles du troisième instinct, l'instinct de servir.

Considérez la femelle. Elle ne fait l'amour ou ne l'aborde qu'en tremblant. Courte volupté. Puis le devoir de sa charge. Élève des petits, défense au prix de sa vie, inquiétude, douleur à leur mort, à leur rapt. Pour les sauver, il lui faut surmonter l'instinct de vivre. Conflit entre l'instinct de vivre et l'instinct de servir ; ce dernier le plus fort. Elle ne satisfait pas son corps, mais son âme.

Qui ne sert que son corps trahit donc la vie. Qui s'éloigne du risque trahit donc la vie. Qui vit pour la volupté, qui recherche exclusivement le bonheur, en dehors du bonheur de l'âme, trahit donc la vie. La nature ne fait du corps que le champion de l'âme, instrument de douleur, la bête de somme de l'espèce, qui porte les petits, le lait, la nourriture d'autrui.

L'enfant est choquant parce qu'il ne possède pas l'instinct de servir, qui n'apparaît qu'à l'âge adulte. Il n'a que l'instinct de jouir. L'adulte est en lutte perpétuelle avec l'enfant qui le désespère et lui fait honte. L'enfant ne songe qu'à jouer et se satisfaire. Tous les enfants semblent de mauvaises natures. Le dévouement, l'abnégation, l'altruisme, le sacrifice de soi à autrui leur est inconnu. La nature ne leur commande encore que de vivre ; elle ne leur commande point de servir. Pas de courage. Égoïsme. Les troupes de sacrifice ne sont point les jeunes troupes. Les jeunes mâles ne sont pas les meilleurs au combat ; ce sont les vieux mâles les rois du troupeau.

Quand on considère les espèces animales, il apparaît clairement qu'en dehors de l'instinct de vivre et de l'instinct de reproduire, il en existe un troisième : l'instinct de servir. Les instincts de vivre et de reproduire sont des instincts mineurs ; l'instinct capital est celui de servir. Il n'importe pas à la nature que l'être vive et se reproduise. Ce qui lui importe, c'est l'avenir de l'espèce, et par conséquent l'apparition et la survie d'êtres excellemment doués pour la perpétuer.

L'instinct de servir, le troisième instinct, est sous la dépendance de l'âme de l'espèce. Les deux premiers instincts l'instinct de vivre et l'instinct de reproduire, sont sous la dépendance de l'âme du corps. Le mâle qui prend possession de la femelle, puis s'éloigne pour ne jamais la revoir, n'obéit pas à l'instinct de servir. Il obéissait à l'instinct de servir dans le combat entre mâles qui a précédé la possession ; mais, en possédant la femelle, il n'a assouvi que l'âme du corps. L'âme de l'espèce n'entre en jeu que par le sacrifice du corps à l'intérêt de l'espèce. De même, la femelle qui se donne ne satisfait que l'âme du corps. Elle satisfera l'âme de l'espèce plus tard, dans l'élève du jeune, dans sa défense, dans le sacrifice qu'elle lui consentira.

Les fins de la nature sont dures. L'animal s'y plie et les accepte. L'intelligence de l'homme, au contraire, tend à détourner la nature de ses fins. L'homme n'a pas la docilité de l'animal aux ordres de la nature. Il les discute, invente le bien et le mal. Ainsi, dans l'amour, l'homme hautement civilisé ne combat plus pour la possession de la femme. Les femmes sont fécondées par l'ensemble des mâles, et non par les mâles les mieux doués. Les rapports sexuels ne tendent plus uniquement à la fécondation. La fécondation est entravée. Une catégorie de femmes est créée, dont le rôle est d'assouvir les hommes, non de reproduire l'espèce. La possibilité donnée aux jeunes et aux lâches d'assouvir leurs désirs détend en eux le ressort guerrier. Beaucoup de mâles vivent, alors qu'ils seraient tués à l'état naturel du fait de l'amour. La haine des mâles n'existe plus ; et, même si elle existe, elle n'est pas meurtrière du fait des lois sur l'homicide.

Je ne pense pas me tromper en faisant émaner les religions de l'instinct de servir. Il y a deux parts antinomiques dans l'âme de tout être vivant. Il y a l'âme du corps et celle de l'espèce. La première incite à jouir ; la seconde incite à se sacrifier, à servir et à mourir. Chez l'animal, l'instinct de servir est si puissant qu'il suffit à assurer le devoir vis-à-vis de l'espèce. Chez l'homme,

l'intelligence intervient et détourne l'être du service de l'espèce, en lui faisant nier l'espèce au profit de l'individu . La religion est l'émanation même de l'âme de l'espèce. Elle enseigne l'oubli de soi-même, l'abnégation, le dévouement, le sacrifice, les vertus en définitive qui tendent au service général et non aux satisfactions particulières (1).

Il y a donc chez l'animal un devoir, je veux dire un sacrifice de soi à un avenir qui le dépasse.

Le devoir est l'impératif de l'espèce.

L'âme est le génie de l'espèce.

Le drame moral vient du conflit entre l'instinct de vivre et l'instinct de servir.

L'instinct de vivre apparaît à la naissance ; l'instinct de reproduire, à la puberté ; l'instinct de servir, à la maturité.

1. Les instincts de vivre et de reproduire relèvent du corps. L'instinct de servir relève de l'âme. C'est pourquoi les religions interdisent la luxure. La luxure y est un péché, parce qu'elle relève de l'âme du corps. Les religions sont la voix de l'âme de l'espèce. Elles imposent le dévouement, l'abnégation, le sacrifice de soi à autrui, tout ce que commande l'instinct de servir.

La nature crée l'animal serviteur de son égoïsme, sauf dans l'amour, où le mâle s'oublie pour lutter et la femelle pour être fécondée (1).

Le corps n'a que des fins égoïstes. L'âme seule veille sur l'espèce. La nature ne veut que la force de l'âme (2).

En dehors de la maternité chez la femme et de la guerre chez l'homme, l'être humain n'est que petitesse et ordure.

Heureuses les mères dont les enfants naissent au service d'un destin ! Heureuses les mères qui enfantent une chair indifférente à la chair ! Heureuses les mères des héros !

Le corps livré à soi ne sert que soi-même. Il ne sert l'espèce que par les soins de l'âme.

1. La nature crée l'animal serviteur de son égoïsme, sauf dans la maternité et dans la lutte, où il est le serviteur de l'espèce.
2. Le corps n'a que des fins égoïstes. La nature veut le bonheur de la race. L'héroïsme est dans l'obéissance aux fins de la nature.

Le corps est l'instrument de douleur commis par la nature au service de l'espèce.

On ne sert qu'un maître, l'âme ou le corps (1).

L'animal a son tribunal. L'âme du corps est l'éternelle prévenue ; l'âme de l'espèce en est le juge.

Le mâle au combat est une âme dépouillée de son corps. La guerre est l'oubli du corps.

La souffrance dans la lutte comble seule le cœur des mâles.

L'animal n'a de beauté qu'au service de l'espèce.

La guerre inhibe l'instinct de vivre pour exalter l'instinct de servir.

1. Le héros est une âme qui fait fi de son corps.

Il n'est pas toujours sage de se reproduire. Il est toujours sage de lutter.

Il n'y a de grand que ce qui insulte à l'instinct. L'inacceptable est l'honneur de la vie.

La nature ne crée pas les êtres pour le plaisir physique, mais avant tout pour le service de la race au profit de la race (1).

– Voulant la fécondation, j'ai fait que la fécondation fût un plaisir pour mes serviteurs qui l'assurent. Mais, voulant une fécondation qui me serve, j'ai mis des entraves au rapprochement de mes serviteurs. J'ai fait que les mères futures se refusent à l'ensemble des mâles. J'ai fait que l'ensemble des mâles dénie à chaque mâle le droit de se reproduire. J'ai rendu les mâles hideux aux mâles et les ai dotés de cœurs ennemis.

Je ne t'ai point donné la vie pour que tu en jouisses, mais pour que tu la magnifies, si tu la perpétues. Je t'en récompense jusque dans la mort, par la béatitude d'avoir servi.

1. La mort est l'emprunt fait sur l'être pour la race.

Tu peux lire dans tes plaisirs tu ne lis dans tes voluptés. C'est parce que ton âme ne t'appartient pas et qu'elle est mon âme, qu'elle n'émerge point pour toi du secret.

J'ai surajouté ton âme à ton corps comme l'orientation à l'aiguille. Ton corps est une matière inerte que je puis orienter à ma guise.

Afin que tu perçoives ce que ne perçoit point ton corps, je t'ai donné une âme. Je la mène et elle mène ton corps. Ton corps n'a d'égards que pour toi-même ; l'âme pressent mon service. Tu n'as de grand en toi que l'instinct de servir. Sacrifie ton corps aux volontés de l'âme.

Par condescendance, j'ai donné à ton âme le pouvoir d'éprouver des voluptés pour te payer des efforts de ton corps. La honte, la gloire, l'honneur sont des passions que j'ai placées dans l'âme pour balancer les passions de ton corps. Ton corps n'est que l'intendant de ton service ; ton âme est l'agent du mien.

Tu aspiras au bonheur. Qu'appelles-tu le bonheur ? Les voluptés de ton corps, le repos, le bien-vivre, le bien-être, un lit, une nourriture, des vêtements, une chaleur qui te flattent.

J'ai donné à ton âme un instinct, celui qui m'importe, celui qui garantit la durée : l'instinct de servir.

Les instincts de vivre et de reproduire sont secondaires. Un seul instinct capital : l'instinct de servir. Si tu servais seulement les deux premiers instincts, la vie se briserait comme un vaisseau sans gouvernail. Ma volonté est la vie. Cette volonté, je te la fais connaître par l'intermédiaire d'une âme. Cette âme est l'ennemie de ton corps. Elle t'apprend que tu n'es pas créé pour ton service, mais pour le mien ; pour ton bonheur, mais pour le bonheur de la race. Je ne m'intéresse à toi qu'autant que tu me sers. Ton corps et tes sens, les satisfactions qu'ils te donnent ne sont rien pour toi. Tu ne peux trouver de voluptés que par ton âme. Tu me trahis, tu trahis mon âme, si tu ne jouis que par le corps, si tu oublies mon service pour le tien. Les remords t'assaillent, car tu sens ton devoir et tu sais que tu ne l'accomplis pas. Qui s'abstrait trahit, et qui trahit meurt, non en soi, mais dans sa race (1).

Réhabilite la colère, la fureur, la jalousie, la joie du meurtre, toutes les passions de l'âme par lesquelles tu me sers.

1. L'animal lui-même hésite devant le devoir. Tous les mâles n'acceptent point le combat. L'instinct de vivre domine parfois l'instinct de servir. Mais qui ne sert point sait qu'il trahit, et tout mâle qui se dérobe sue la honte.

En quoi consiste l'instinct de servir, antinomique de l'instinct de vivre ? Brusquement, vivre n'est plus le but. La vie se met au service de l'espèce. Elle n'a plus de prix, elle se liquide. C'est une richesse amassée pour un emploi soudain, pour acheter l'avenir. À ce moment, tu vis ta vie. Tu n'as vécu que pour ce moment. Les voluptés du corps s'effacent. Tu comprends que ce n'est pas pour elles que tu es né. Tu les méprises. Mais l'âme que tu détiens, te dit soudain que tu n'as vécu jusqu'à ce jour que pour ce jour. Rien ne t'importe plus, ta vie, ta mort, tes bonheurs, tes richesses. Tu sens que rien ne t'appartient plus, que rien ne t'a jamais appartenu, que simplement tu m'appartiens. L'âme du serviteur étincelle en toi, et te donner, te fondre, t'oublier, pâtir, souffrir, mourir n'est rien. Tu communies en la nature. La peur, la prudence, l'inquiétude, qui étaient tes armes afin de vivre, n'ont plus de place en ton cœur. Tu deviens le héros, celui qui s'oublie et se donne. Le calme, le sang-froid, la netteté d'esprit, la conception rapide, la décision prompte, la concentration de tout ton être pour la lutte, non le mépris, mais l'indifférence de la mort, tout le génie et toute la grandeur que donne le danger, viennent te seconder. Tu nais au sentiment que tu n'es pas créé pour vivre, mais pour servir, que tu appartiens à un grand tout, que tu collabores à une chose unique, qui est la grandeur du monde. De ta bravoure dépend le sort du monde. Ce n'est pas le meurtre qui donne la volupté, c'est le service rendu au monde, c'est la pureté rendue au monde. Le mâle qui tue sauve le monde.

– Viens donc à moi (dit la voix de la Guerre) ; remets ton cœur en mes mains. De toutes les divinités du monde, je suis la seule capable de t'élever sans effort au rang des mortels dignes de vivre.

Ton existence jusqu'à ce jour n'a été que travail sans récompense. Tu as peiné, et aucun dieu n'est venu couronner, immortaliser ta peine. Tu t'es senti humilié par tes souffrances. La médiocrité, l'inutilité de ton rôle dans le monde t'a épouventé, et tu t'es demandé ce que tu étais venu faire sur la terre. Donne-moi ton cœur, ce n'est pas d'allégresse que je vais le remplir, c'est de béatitude.

Tu vas sentir ta vie utile. Tu vas cesser de peiner pour toi. Tu vas connaître la béatitude de

donner ta chair à une cause où ta chair n'a que faire. Tu vas souffrir, tu vas tirer des voluptés de la douleur.

Et tous les grands qui t'écrasaient, tu vas te sentir leur égal, s'ils ne te sont point supérieurs dans le sacrifice. Dans le combat, chaque homme se sent le premier de tous.

La béatitude que donne un cœur pur, la béatitude du sacrifice, la béatitude de servir, tu vas la sentir

1. Le service ne permet pas la jouissance ; il ne donne que la béatitude.

L'homme n'a pas toujours le sentiment de servir à la guerre. Les petites actions ne lui procurent pas la satisfaction profonde de l'âme. Seules les grandes actions, seuls les grands dangers le satisfont pleinement, lui donnent conscience qu'il a servi. S'il sort vivant du danger, il a donc une béatitude, celle d'avoir servi, et une volupté, celle de vivre. La volupté de vivre, après un grand danger à la guerre, se double donc de la béatitude d'avoir servi. Les deux âmes sont satisfaites, celle de l'âme et celle du corps.

N'éprouvent point cette béatitude d'avoir servi, ceux qui ont conscience, même dans le danger, d'avoir mal servi. D'où ce mot des grands blessés, cette interrogation profonde, sublime de l'âme : « Mon commandant, ai-je fait tout mon devoir ? » Avant de mourir, l'homme veut savoir s'il a servi. L'âme de l'espèce, en face de l'âme du corps abattue, a soif d'une satisfaction.

La joie de vivre à la guerre, joie permanente, vient de cette satisfaction de l'instinct de servir. L'homme est libéré de vivre et de reproduire, et des embarras qui s'attachent à ces fonctions. Son plus haut instinct est assouvi,

à condition qu'il se sente exposé, ou susceptible d'être exposé. D'où l'amour du danger, l'admiration pour qui combat, la honte des positions sans gloire.

La joie de vivre après la guerre : sentiment d'avoir servi, satisfaction d'avoir fait son devoir, c'est-à-dire d'avoir obéi à l'impératif de l'espèce, bonheur d'avoir survécu. Conception nouvelle de l'existence, non plus de l'existence terre-à-terre, où vivre et reproduire, et élever les jeunes, sont soumis à des conditions artificielles imposées, non par l'instinct, mais par le climat (1). Conception de l'existence véritable, où chacun doit sa vie à l'espèce pour le triomphe de celle-ci : satisfaction pleine et entière de l'instinct de servir, c'est-à-dire d'un instinct véritable. L'homme qui accomplit son devoir dans le civil, ne donne satisfaction le plus souvent qu'aux impératifs de circonstances, non à l'impératif de l'espèce.

Rien de plus commun que la grandeur morale. La grandeur morale est l'âme même de l'espèce. L'âme du corps n'est qu'égoïsme, petitesse, médiocrité, bassesse, abjection, vilenie, avarice, couardise, superbe, lâcheté. L'âme de l'espèce n'est que renoncement, gravité, sacrifice, abnégation, offrande de soi-même et immolation de tout l'être à autrui.

1. L'homme est le seul animal n'habitant pas le milieu pour lequel il est né. Le climat lui impose des

actes que son instinct ne lui commande pas.

La nature ne crée point les êtres pour leur félicité. Quand l'homme nomme marâtre la nature, ou accuse Dieu de n'être pas bon infiniment, il prête à la nature ou à Dieu des intentions que ni la nature ni Dieu n'ont eues. La nature ne crée pas le lion pour le lion. Elle le crée pour l'espèce lion, et en vue de jouer, au profit de cette espèce, un rôle utile de sacrifice. La nature veut le règne des forts ; elle est sans pitié pour les déchets. À tous les degrés de l'échelle, les entités mineures sont sacrifiées au profit des entités majeures.

Pour assurer sa vie, le lion n'attaque point le buffle, mais seulement la gazelle. Mais, pour assurer la survie de l'espèce, il attaque le lion. L'animal, sublime au service de l'espèce, est lâche au service de sa vie.

– L'homme triomphe parce que je fuis devant lui, quand je le rencontre. Pourquoi ne le fuirais-je pas ?

Je l'attaquerais aussi bien que la gazelle, s'il était innocent ; mais il est méchant. Je n'ai pas été mis au monde pour braver les méchants, ni pour engager des luttes inégales, quand elles sont inutiles. J'ai été mis au monde pour abattre des proies faciles, afin de m'en rassasier, et d'accomplir à son heure mon devoir de lion, qui est de me mesurer avec tous les lions (1).

Lion, je n'attaquerai pour vivre que la gazelle. Mais, pour assurer la survie de mon sang, j'attaquerai le lion. Je puis être vil dans le cours presque entier de mon existence ; mais, souviens-toi qu'à une heure donnée, je suis lion, et lion contre lion. Si tu veux me connaître, ne me considère point quand je suis vil ; considère-moi quand je suis lion. Je ne vaudrai qu'à cette heure.

Les trois meurtres. Le premier, vil : le meurtre de droit commun relevant de l'âme du corps. Le second, le meurtre passionnel, où l'âme de l'espèce est engagée, souvent absous, non qu'il soit désintéressé, mais parce que le juge sent confusément qu'il sert l'espèce. Le troisième est le meurtre guerrier, par excellence glorieux.

1. Quand je tue, j'épure l'espèce. Je pourrais avoir du regret de la gazelle que j'abats pour l'engloutir ; la gazelle est innocente. Mais quand je tue mon semblable, c'est un criminel que je supprime. Il ne se reproduira pas. En le tuant, j'ai épuré l'espèce.

La nature ignore le droit. Les biens n'y appartiennent à aucun être. Ils ne sont point objets de propriété, mais objets de convoitise. Avoir possédé ne donne point titre de possession. Il n'est de possession que du moment. La conquête ne donne aucun droit ; il faut mériter ce droit pour conserver ce qu'on a acquis. La propriété est un effort constant (1). Il n'y a point de droit entre les peuples ; il n'y a entre les peuples que le droit des bêtes (2).

La nature est la nature ; elle ne peut pas être contre-nature. Il faut savoir qui, de nos raisonnements ou de la nature, est irrationnel.

Les philosophes se trompent quand ils croient que l'être est né pour soi et pour être heureux. Il est né pour autrui et pour être sacrifié.

-
1. Il n'est point de propriété en dehors d'un effort constant.
 2. Dans le droit des gens, avoir possédé donne titre de possession. C'est par l'honneur du droit des bêtes que m'appartient ce que je tiens dans la gueule, et que mon or ou ma femme ne sont à moi qu'autant que je lutte chaque jour pour les conserver. Il en est ainsi des frontières entre les peuples.

Depuis qu'il est au monde des philosophes, et des guerres, les philosophes enseignent que les guerres sont contre-nature, et les guerres continuent leur résistance et les philosophes, leur enseignement.

Tu n'as pas à comprendre les peuples, tu n'as qu'à les haïr.

Plus l'homme s'élève, plus sa haine croît pour l'homme. La nature n'a point créé les mâles ni les peuples pour s'aimer. Il n'est de belles guerres qu'entre de belles races. La grandeur morale d'un peuple se mesure aux sacrifices qu'il peut consentir. Les grands carnages sont la marque des grandes époques. On n'asservit sans lutte que les nations qui dorment.

La première concupiscence du mâle est de détruire le mâle. Rage, violence et fureur, son audace et sa haine dressent son être dans un éréthisme sacré, et lui font trouver plus d'ardeur à rencontrer le mâle qu'à rencontrer la femelle (1).

La haine, chez les mâles, est le premier des sentiments. Il obnubile tous les autres et ne permet de connaître des coups que ceux à donner. D'où cette témérité du héros, qui est le vrai courage sans mérite.

L'ivresse, les chants, l'enthousiasme des volontaires, la joie collective, l'impatience des troupes non engagées, prouvent que les mâles sont nés pour le combat.

L'heure de la lutte est venue, le mâle normal se transforme en héros. Sa fin n'est plus de vivre, mais de tuer et de servir. Il déserte sa propre cause pour servir celle de l'espèce. Rien de son sang ne lui appartient plus. Ses goûts, son passé, sa personne, tout s'efface à ses yeux. Il n'est plus qu'une unité militante dressée dans la mêlée. Jeûnes, fatigues, souffrances ne lui comptent plus rien (2).

-
1. L'amour accapare moins que le combat. Tout s'oublie au combat.
 2. Rien ne compte au monde parmi les grands combats. Chaque homme se sent le premier de la terre.

La nature a donné l'ordre à chaque être de défendre sa propre cause jusqu'à la mort ou au triomphe. Qui ne défend point sa cause trahit. Qui se renie ou s'abandonne à autrui, trahit.

– Que me décriez-vous l'égoïsme, vous qui êtes des sages ? Les sages ne sont point mes fils. Moi qui ai créé les divinités, moi qui ai construit le monde, je vous dis que l'égoïsme est la première divinité du monde. J'ai donné à chacun de mes fils l'ordre de se préférer à tous mes fils. Je leur ai commandé de tout haïr et de détruire, afin d'assurer leur royaume. Je leur ai donné l'ordre de mort sur ce qui vit. Celui qui n'est point son champion n'est point le champion du monde. Je ne veux point d'agneaux ni de chevreaux parmi les mâles ; je ne veux que des béliers et des boucs.

Mon ordre est que tu trouves crime tout ce qui n'est point toi-même.

– J'ai beau regarder le monde, ai-je mon semblable ? Si certains m'égalent ou me dépassent, j'en conviens, mais sur des points que je méprise. Sur l'essentiel, rien ne me vaut. Et comment en serait-il autrement ? Qui a eu mon père ? Qui a eu ma mère ? J'ai connu le père et la mère de ceux que j'estime le plus. Qu'étaient-ils auprès de mon père et de ma mère ? Je suis juste, impartial. Qui a eu ces vertus, ce bon sens, cette façon de comprendre la vie, de décider de leurs actes, d'agir comme ils agissaient ? J'ai connu d'autres pères, d'autres mères plus brillants, mais sans fond, plus courageux, mais plus durs, plus opiniâtres, mais bornés. Je n'en ai pas connu possédant cet équilibre, cet ensemble de vertus qu'ils m'ont léguées. Et, de leurs enfants, ne suis-je pas le meilleur ? J'aime mes frères, mais quelle différence !

Quelle exagération chez l'un, quelle apathie chez l'autre, quel égoïsme chez le troisième ! Quelle absence de cœur, d'équilibre, de bon sens chez tous ! Quel regard différent sur la vie ! Quelle étroitesse ! Quelle folie ! Ah ! si mes frères, si mes proches, si tout ce qui respire était formé à mon image, quel univers !

Mais, en dehors de moi, je ne vois que vice, égoïsme ou bassesse . Phénomène providentiel que Dieu, qui s'est montré si négligent envers ses créatures, m'ait à ce point comblé. Jusqu'au milieu où il m'a fait naître, le plus vertueux, le plus propice à mon développement, et cela dans la croyance véritable et chez le peuple qui est le premier de la terre ! C'est pourquoi, dans un différend, quel qu'il soit, l'affaire est jugée. Le bon droit est de mon côté. Et ma fureur, ma violence, la haine qui m'agite sont un effet de l'équité (1).

Ce n'est point pour la possession de la femelle que les mâles se battent, mais pour se supprimer.

La nature frappe de stérilité le mâle qui n'ose point combattre.

C'est l'amour qui veut la mort des mâles.

La tentation de mourir est au mâle, ce qu'est à la femelle la tentation de porter.

1. Il n'est de soldats que de justes causes. L'adversaire est le criminel.

L'ordre de combattre et l'indifférence à la mort sont à la racine de l'être en vue du salut de l'espèce (1).

La nature a mis un instinct de lutte si puissant dans le cœur des mâles, qu'ils engagent souvent le combat sans mesurer les risques.

Les mâles courent leurs risques avant l'amour ; les femelles, après.

Les femelles ne veulent point s'accorder, elles veulent être vaincues.

Quand les hommes combattent, les femmes s'apprêtent à l'amour.

La fureur de jouissance qui succède aux époques troublées est une des formes de la volupté de vivre.

L'amour de la guerre est si enraciné au cœur des hommes, qu'après les guerres nationales, il y a à craindre les guerres civiles.

1. Le besoin de combattre et le goût de combattre sont à la racine de l'être.

II.

Ce qui constitue le héros :

- 1° L'intelligence du non-danger. Conscience exacte des risques courus.
- 2° L'amour des situations risquées.
- 3° L'amour de l'effort.
- 4° La volupté de s'affirmer. Exécuter ce qu'interdit l'ennemi.
- 5° Le besoin de s'estimer.
- 6° L'amour de l'inconfort.
- 7° Le fait d'être heureux en raison des dangers courus, de la vie dure.
- 8° La joie de faire du mal à l'adversaire.
- 9° La joie de lui imposer une volonté.
- 10° La tête froide qui juge des situations, qui sait ce qui est possible.
- 11° L'initiative de l'action. L'amour et l'entreprise des missions difficiles.
- 12° La foi dans la bonne fortune.

Le héros est intelligent. Il voit juste. Il apprécie sainement le danger. Il calcule bien les probabilités. Son audace ordinaire est raisonnable ; il est en réalité prudent là où il paraît téméraire. Il connaît les lois de la guerre, sait comment on intimide l'adversaire et pourquoi il ne faut pas se laisser intimider. Il s'expose méthodiquement, au moment où il faut, fréquemment, mais le moins de temps possible. Il n'est pas indifférent au danger, mais il connaît ses modes et y adapte sa conduite. Il n'est pas brutal dans la bravoure. Il est constamment brave, mais intelligemment. Il réfléchit beaucoup. Toutes ses solutions sont souples. Le héros est fier. Il n'accepte pas la volonté de l'ennemi. S'il fuit, c'est pour revenir le moment d'après.

Le héros a d'autant moins de mérite qu'il ne croit pas à la mort. Il joue la guerre comme une comédie.

L'accident ne fait pas partie de sa mentalité. La guerre lui paraît sans danger. Une sorte de somnambulisme s'empare de lui. Invulnérable dans son rêve, les blessés, les morts lui paraissent des figurants qui tombent sur la scène. Les coups ne sont pas pour lui, mais pour les maladroits (1).

À ses yeux, il risque à peine ; c'est pourquoi il ne s'estime pas et veut toujours s'engager en des actions plus fortes. Son action est sans mérite ; il ne croit pas au danger, ou sait qu'en le manœuvrant il peut le gouverner. Le danger est toujours un filet à grosses mailles ; le petit poisson se rit des grosses mailles.

La nature donne aux êtres des facilités pour son service. Elle les insensibilise aux efforts, aux douleurs, aux appréhensions, à la crainte. De même qu'elle procure la syncope aux victimes d'accidents, elle rend aveugle sur le danger ses meilleurs serviteurs. Elle crée le sentiment d'invulnérabilité. Les hommes qui ont peur sont des hommes incomplets.

1. Sur les champs de bataille, les blessés semblent les maladroits. – Les blessés ni les morts n'impressionnent les braves. Les blessés sont les maladroits

Le héros : l'amour de la souffrance, le besoin de payer pour autrui, l'horreur des situations désespérées. Ne jamais épargner sa peine, dépasser la limite de ses forces. Songer au mal à faire à l'ennemi, y songer sans répit, en trouver les moyens, accepter les plus risqués, faire jouer à l'audace le rôle de la prudence, se plaire au danger pour le bonheur de vaincre.

Ce qui distingue le héros, c'est l'amour d'une cause située hors de lui-même, la fixité et l'énergie de cet amour, la recherche des moyens propres à le servir, leur découverte, leur mise en action, si durs et si pénibles soient-ils, le plaisir de la réussite étant sa récompense.

Le héros aime, il aime hors de lui-même.

L'héroïsme a son art et sa technique.

La mort ne fait pas le héros. Un acte héroïque ne fait pas un héros. Le héros est de tous les instants (1).

L'héroïsme est l'inaccept de la volonté d'autrui.

1. Un trait d'héroïsme ne fait pas le héros. L'héroïsme est un état de tempérament.

On veut être des grandes actions par devoir, mais aussi par curiosité. Il entre de la curiosité dans l'héroïsme (1).

L'habitude de la contrainte morale fait l'homme de guerre. Les braves sont de braves gens.

Les braves ne méprisent pas les moins braves qu'eux. La force morale, comme la force physique, est un don. Tous les hommes ne sont pas du même courage, non plus que de la même taille.

Demain n'a pas de sens pour les braves.

Les braves n'ont point l'orgueil de leur bravoure ; ils la mettent au service de tous.

La bravoure passive n'est pas facile à distinguer. Dans la bravoure passive, beaucoup d'hommes se valent.

1. Il entre de la curiosité dans la bravoure. On veut être des grandes actions par devoir, mais aussi par curiosité.

Les héros ne sont pas tous des chefs.

On aime les héros qui vous sauvent, mais on ne les connaît pas.

Les héros doivent longtemps réussir. La raison les gouverne. Il n'y a pas de héros sans prudence.

Les héros dans la bataille peuvent être parfois blâmés. Ils suivent leur passion, qui est de triompher au point où ils se trouvent, et ils oublient l'harmonie de l'ensemble.

Le héros ne veut pas être le premier, mais le seul.

Le héros n'est à l'aise que dans la lutte disproportionnée.

L'asservissement des forces naturelles est l'histoire de l'homme. En face des forces déchaînées, l'homme moyen cède. Le héros entreprend la lutte.

Les héros vivent dans le miracle jusqu'à ce que leur étoile s'éteigne. C'est parce qu'ils sont mortels qu'ils sont des héros (1).

C'est dans la mort que les héros sont le plus vivants.

Les héros s'ignorent comme le reste des hommes. C'est une lecture impossible que celle de soi-même.

Il y a deux situations en face de l'héroïsme. L'imiter ou le blâmer. Le blâmer est plus facile.

Pour être aimée, il faut que la bravoure ne soit pas une leçon.

1. Un dieu habite le héros, mais il est aussi faible que le plus faible des hommes. Il vit dans le miracle jusqu'à ce que son étoile s'éteigne.

On pardonne la bravoure dans la victoire.

Les braves sont conscients du danger pour autrui.

Les braves exposent plus volontiers leur personne que celle des autres.

Il arrive que le héros entreprend uniquement pour mesurer ses forces (1).

Le héros recherche le combat pour l'espèce ; mais, une fois engagé, il lutte pour sa vie.

Il y a d'autres héros que le héros guerrier.

Dans les combats pressants, on peut rompre par lâcheté ou par force. Mais, chez le brave, le retour en avant est fatal ; il se fait en réflexe, sans mérite, les dents serrées.

1. De même qu'il y a les libertins de l'amour, il y a les libertins du risque.

Un dieu révolté habite les héros (1).

Le brave monte au danger l'âme ferme ; le héros, comme à un rendez-vous d'amour, l'âme impatiente.

La chair des hommes est leur fin. La chair des héros n'est que leur arme.

Le moral des braves s'élève dans les revers.

Les braves sont peu exigeants ; ils ne demandent que l'estime.

Il faut s'attendre à monter sur la croix, quand on a la mission de racheter les hommes (2).

Les missions des héros viennent de l'âme. L'âme seule voit au-delà du corps.

1. Il y a un Prométhée chez tout héros.

2. Les héros ont le goût du martyre.

Les grands conseils ne viennent jamais de la terre. Jeanne a dû mettre dans le ciel les seules voix qui lui ont parlé.

Les héros ni les mères ne sont libres d'échapper à leur mission (1).

Il y a peut-être moins d'abandons de poste à la guerre, que d'abandons d'enfants dans la vie (2).

Les lâches sont de mauvaises mères.

Les mères ni les héros n'ont confiance en autrui.

Les héros, comme les mères, sont des cœurs habités.

Les héros sont des mères qui auraient pour fille leur patrie.

1. La pensée de sa mission habite constamment le héros.
2. L'abandon du poste vers l'avant est un faible du héros.

Les mères heureuses ne sont pas des mères. Il faut l'infortune pour qu'elles se déploient.

On sépare moins douloureusement deux amants épuisés qu'un héros fourbu de sa tâche.

Les mondains peuvent rire de l'héroïsme. Il n'y a pas d'existence sans existence héroïque. L'héroïsme assure la vie (1).

Les héros sont des solitaires.

Le vrai moral est peut-être de ne point croire à la mort.

-
1. En dehors de la vie héroïque, tout est trépas pour l'espèce.

III.

Il y a une vie primitive naturelle et une vie sociale artificielle. L'animal, l'homme équatorial témoignent de la vie primitive.

Il n'y a que des devoirs artificiels dans la vie sociale. La guerre en délivre et rend l'homme aux instincts primitifs (1).

-
1. La conduite n'est pas simple dans la vie sociale. L'homme y est écartelé entre les devoirs. – Le sentiment paternel n'est pas instinctif au cœur des mâles. Le mariage, la paternité, la prévoyance sont une écorce poussée au cœur de l'arbre. La vie sociale est artificielle, la guerre en délivre.

Le bonheur de la guerre : la vie primitive au jour le jour ; pas d'hier, pas de demain. Les charges sociales ont disparu, la torture des buts, les soucis de paraître, les souffrances de l'inégalité, les injustices des situations, l'isolement dans l'effort, la lutte sans soutien, la fatigue des résolutions, les doutes de sa mission, les désirs qu'aucun effort, qu'aucun courage ne permet de satisfaire, l'étalage des tentations, la lenteur et la médiocrité des situations (1).

La puissance et les richesses rendent extrêmement esclaves. C'est une question de savoir si elles facilitent la vie plus qu'elles ne la chargent. Être libre, c'est être libéré du désir.

Les Ordres cloîtrés ferment la porte à la vie sociale. Ce ne sont pas les Ordres cloîtrés qui sont contre nature ; c'est la vie sociale qui est artificielle (2).

-
1. Un des bonheurs de la guerre, c'est qu'elle rend l'homme à la vie primitive. Il devient maître du sol.
 2. Le cloître est moins artificiel que la vie sociale. Il rend l'homme à l'état primitif.

Dans les périodes tranquilles, on conçoit mal la vie sans un minimum de bien-être, d'apparences et de vanités. La guerre apprend aux hommes le bonheur qui s'attache au seul prix de vivre. La guerre tue la vanité, tue la prévoyance, l'effort pour les longues échéances (1).

Les biens du monde dont l'homme agrmente sa vie ne font que les délices du corps. Ils prêtent à rire sur la ligne de feu. L'homme se croit haussé dans l'existence ordinaire par les artifices qui flattent sa vanité. On peut vivre sans couverts d'argent, sans couverts de rechange. Malheureuse étiquette que les hommes inventent pour se distinguer, faute de se distinguer par les vertus de l'âme. Il faut bien des insignes de domination aux hommes sans titres pour dominer. À la guerre, il n'est de domination que de soi-même et de valeur que ses vertus (2).

La guerre apporte la paix du cœur. Il ne faut pas s'appartenir pour échapper au trouble.

-
1. La volupté de vivre, inconnue des hommes qui n'ont pas combattu, s'empare du corps tout entier.
 2. Comment recevrais-je, dans la vie sociale, le duc de La Rochefoucauld sans le décorum ? À la guerre, il me mépriserait si je lui offrais un couvert d'argent. Il n'est plus de valeur que de la vertu, et c'est à la somme de souffrances que j'endure gaiement, qu'il me mesure son estime.

Et le dieu de la Guerre m'a visité et m'a dit :

- Si tu cherches le bonheur, sache d'abord que tu ne le trouveras point en dehors de mes camps. Et d'abord, pour que tu n'aies point de désirs inassouvis, je te libère du désir.
- Ô vous qui êtes les tentations, je vous déteste parce que vous n'apportez que des désirs, et que vous n'apportez point d'assouvissements ! Et si vous apportiez des assouvissements, je vous haïrais encore, parce que vous m'apporteriez des rancœurs.

La grandeur de l'être commence là où il s'oublie et détrône sa chair du service d'elle-même.

Ce qui satisfait au corps est négligeable. Les passions immatérielles sont les dominatrices et les gouvernantes.

Les hommes qui font la guerre éprouvent qu'ils font le bien.

L'homme qui conçoit la guerre pour le mal à y commettre n'aurait jamais dû naître.

La vie facile reste en marge de l'essentiel. L'honneur de l'homme est de porter en soi l'ordre sacré de mourir et de mourir pour autrui.

Il n'y a de satisfaction pour l'âme que dans le don de soi-même. Le difficile est de s'abdiquer.

Trouver le bonheur dans le bonheur, est d'une chimie simple. Tirer ses joies de la souffrance est

d'une chimie plus haute.

La transmutation de la douleur en volupté est le secret de l'altruisme.

Si la sainteté est de tirer des voluptés de la douleur, il n'y a de guerre que sainte.

Les grands combats sanctifient. On plaint ceux qui ne combattent pas.

Les premières lignes sont, des lieux saints.

Les chefs qui ne sont pas des pèlerins ne sont pas des chefs.

La ligne des avant-postes marque une limite ; c'est une frontière qui borde l'infini. Chaque homme s'y sent le premier soldat de France. Les autres sont derrière. Elévation du cœur que rien d'autre ne donne. Silence, mystère. L'inconnu commence au-delà. Le lion est tapi dans le buisson en face (1).

Le contact de l'ennemi avive les sens. Il éveille l'esprit de lutte, le goût du risque, la passion de nuire. Il fait le mâle, bande les nerfs, dresse l'homme contre l'homme. Il crée l'éréthisme du combat sans lequel point d'homme de guerre (2).

À la guerre, l'homme n'est plus homme, il n'est plus que le mâle.

L'homme usé ne vaut rien à la guerre ; mais l'homme mûr y vaut trois jeunes hommes.

-
1. L'âme s'élève aux premières lignes. Leur atmosphère : le silence et le recueillement des cathédrales.
 2. Le contact de l'ennemi rend l'âme militaire. Elle y puise une ardeur qu'elle perd ailleurs.

La guerre impose la règle et ouvre le chemin des vertus.

La guerre rompt le cours de la vie. elle desserre tous les liens. Elle rend les hommes à leur solitude naturelle. Elle est l'école de la solitude (1).

La fatigue purge les déchets. Les troupes épuisées sont les troupes d'élite. Il n'y reste que les braves et les forts.

Il n'y a pas d'homme qui puisse dire qu'il fera telle figure à la guerre, s'il ne l'a point faite.

Dans une armée qui n'a pas fait la guerre, les officiers ignorent ce qu'ils pourront demander à leurs hommes.

-
1. La guerre détache et crée l'état de grâce. Elle desserre et rompt tous les liens ; elle apporte un grand détachement.

Qu'on vive ou qu'on meure n'entre pas en ligne de compte à la guerre. Il y a les missions à remplir.

On observe moins chez l'homme à la guerre la crainte de la mort que la soumission à sa destinée.

C'est peut-être par la mort que l'homme règne sur le monde (1).

Les morts sont le matériel qu'on ne remplace pas. Comme les mâles, les armées se parent pour mourir (2).

L'action, pour l'honnête homme, n'est possible qu'à la guerre.

Donner des coups sans en recevoir est la chance. Ce n'est pas la guerre.

-
1. Tous les progrès humains viennent de la mort.
 2. Les morts sont les avocats de la Patrie.

On parle beaucoup de chance à la guerre, c'est-à-dire de hasards heureux. Or, il y a une science des hasards ; à chaque hasard heureux correspond un hasard malheureux. Si tu avais failli être tué tous les deux Jours, tu aurais dû mourir tous les deux jours. C'est l'exagération des risques qui donne à croire à la chance.

Il y a des moments dans l'action où les troupes sont solidaires les unes des autres. Le devoir alors est de courir tous les risques, quels qu'ils soient (1).

On voit rarement ses cadavres à la guerre. La mort reste ignorée de celui qui la donne.

Dans les moments graves : l'attention.

L'inégalité est un des venins de la vie. Elle engendre l'envie, le mépris, la vanité. Tous les hommes sont égaux à la guerre.

-
1. Imaginez une armée où tous les officiers sont des braves, et où ils savent que tous sont des braves. Un bataillon commandé par Bayard, l'autre par Du Guesclin, un troisième par d'Assas. Tous se disent : « On tiendra à côté de moi, mon effort ne sera pas vain. »

Supplément aux Maximes – III

La guerre est l'égalité des charges. Un chef qui se délivre du danger rompt le pacte.

Il ne faut pas confondre l'inégalité avec la hiérarchie.

La politique est de créer des polices d'assurances. C'est la grandeur de la guerre de déchirer les contrats et de mettre les hommes en face du destin.

La guerre rend les mâles à leur solitude naturelle.

L'amitié resserre des isolés. Il n'y a pas d'amitié à la guerre, parce qu'il n'y a pas d'isolés. Les cœurs sont unifiés.

L'amitié est d'être deux à se servir. On sert tous les hommes à la guerre.

L'amitié est un sentier écarté. Tout le monde marche sur la même route à la guerre.

On vit côte à côte à la guerre. Une mutation survient, on se quitte et l'on ne se connaît plus (1).

On se fait tuer à la guerre pour sauver un homme que, l'année suivante, on n'aurait plus revu.

L'angoisse, l'énergie et l'honneur donnent quelque chose de tendu et de sombre aux yeux des hommes.

L'homme qui n'a rien à cacher regarde droit.

1. Autant les liens sont puissants au combat, autant ils se desserrent.

Il y a de beaux yeux à la guerre. Le chef qui passe devant sa troupe, dans les moments tragiques, réveille des regards d'abnégation et d'amour comme aucune femme n'en a connus (1).

Chez une troupe disciplinée, dans les moments tragiques, les yeux qui regardent le chef sont tous les mêmes. Le danger unifie les âmes.

L'absence de sanction ou la sanction lointaine rendent l'homme vain dans la vie courante. La sanction immédiate rend l'homme humble à la guerre (2).

La guerre crée l'humilité, parce que le destin y joue un si grand personnage que les hommes se sentent sujets.

Personne ne s'exagère son mérite à la guerre. À tous les échelons, la tâche est si lourde qu'il n'y a pas d'homme qui pense la remplir tout entière.

1. Au milieu des sacrifices, des hommes tombés, des balles qui sifflent, des obus qui explosent, le chef qui peut passer recueille des regards comme aucune reine du monde n'en a connus.

2. L'absence de sanction rend l'homme vain dans l'existence ordinaire. À la guerre, la sanction n'attend pas toujours la faute.

Il faut s'en prendre à un bien faible adversaire pour manquer d'humilité dans la lutte.

Les vrais lutteurs sont humbles. L'homme en lutte contre des forces supérieures sait qu'à tout instant il peut en être écrasé. C'est manquer d'envergure que manquer d'humilité.

Il suffit d'être seul pour se surestimer.

Il suffit de n'avoir qu'une connaissance imparfaite de l'universel pour être vain (1).

À la guerre, les forces physiques et les forces morales sont au-dessous de la tâche. Le héros lui-même y sent ses limites. L'homme vain est celui qui n'a pas d'adversaire. Le chasseur d'alouettes peut être vain. Il n'est pas d'homme vain à la guerre.

1. Qui vit de l'âme n'est jamais vain. Il faut rêver pour être vain. Qui se situe dans l'univers n'est jamais vain. Il ne faut point connaître les puissances du monde pour être vain. Qui s'efforce n'est jamais vain.

Le plus vain des hommes quitte sa vanité à l'approche de la mort. Il n'est point d'homme vain sur le lit de mort.

Être vain, c'est être sans crainte ; c'est se croire quelque chose ; c'est être satisfait, triompher, se sentir roi, gouverneur du monde. Dieu seul pourrait être vain. La sécurité rend vain. Mais aussitôt que l'homme se sent plus faible que le milieu qui l'entoure, la vanité disparaît (1).

Rien ne rend vain à la guerre. Il faut être oisif pour être vain, renoncer à toutes charges, reculer devant les étapes. La vanité est l'oisiveté, la médiocrité et la sécurité réunies. Les forces intellectuelles sont elles-mêmes au-dessous de la tâche ; nul ne peut tout embrasser de l'échiquier. La fortune joue. Chacun fait pour le mieux, en sachant qu'il fait médiocrement. Chacun craint l'oubli, l'erreur de calcul.

1. Il n'y a pas d'homme vain dans les tempêtes.

Un homme tient bien peu de place dans l'espace. Les champs de bataille les plus habités sont presque déserts (1).

Tous les péchés capitaux sont inconnus à la guerre (2).

Il n'y a pas de voleurs sur la ligne de feu. La rapine commence à l'arrière.

L'envie n'existe point à la guerre, parce que chacun s'y estime, et que l'envie naît du mépris de soi-même.

Les déserteurs font la gloire des armées. Ils les purgent de leurs déchets. Le compagnonnage qui les souille se recrute parmi des misérables, des condamnés de droit commun.

1. Nous tenons peu de place dans le monde ; il y en a tant à côté.
2. On n'entendra jamais calomnier un homme à la guerre.

Jamais une armée de métier ne subira les pertes d'une armée nationale. Les armées de métier veulent bien combattre ; elles ne veulent ni souffrir, ni mourir. Les armées de métier prenaient leurs quartiers d'hiver.

Chez l'homme qui se vend pour faire la guerre, l'éréthisme n'est pas le même. Il n'y a de grandes guerres que les guerres du cœur.

Une troupe qui hait ne connaît que la haine, elle ignore la crainte. Pour haïr l'ennemi, il suffit de le voir ; son visage fait tout.

On ne fait métier ni de la guerre ni de l'amour. Les armées de métier sont aux armées nationales ce que les femmes qui se vendent sont aux mères.

Les armées de métier ne songent qu'à sauver la face. Les armées nationales songent à sauver le monde.

La levée en masse des peuples est un progrès du monde.

Les historiens assignent aux guerres des causes raisonnables, d'ordre politique ou économique. C'est prêter à l'homme beaucoup de logique, et limiter l'amour aux mariages de raison.

Il n'y a pas que des croisades contre la guerre, il y en a contre le baiser.

IV.

Il y a un héroïsme qui n'est que de la virilité. Dans la langue du soldat, avoir du courage, c'est posséder un attribut des facultés de génération.

On reproche au courage d'être antinomique à l'esprit, de placer une troupe, par impulsion ou par sottise, dans des conditions qui assureront sa perte. Or, c'est l'inverse. Le courage, donnant l'expérience, permet d'employer une troupe au point où elle peut le plus nuire et être le moins exposée, par rapport aux pertes qu'elle inflige à l'ennemi. Par ailleurs, le courage donne l'audace et permet de concevoir des dispositions brusquées, mères de grands résultats. Il économise donc la troupe (1).

1. L'audace des chefs fait l'ivresse des troupes. Elle est un bienfait ; elle rapporte en coûtant peu. – Le courage du chef assure de l'impunité de la troupe.

Le courage seul donne la pratique de la guerre, C'est à force de coups d'audace qu'on apprend ce qu'on peut tenter. Un chef sans courage, par conséquent sans expérience, recule devant des entreprises fructueuses. Il n'ose occuper une position, renonce à une défensive, délibère quand il faut attaquer. Il ignore que, dans les revers, avec des munitions, on tient tête à dix contre quinze cents (1), que le bruit est tout à la guerre, qu'on intimide un régiment avec dix fusils, qu'une ligne ponctuée de bataille est invulnérable. Il ignore qu'on échappe au danger par le mouvement, qu'on dupe l'ennemi par l'audace, qu'une volonté vaut trois bataillons, et qu'une mitrailleuse bien placée commande un kilomètre de front. Il ignore que, dans la victoire, il faut tout oser, que tout doit céder le pas à la rapidité, que le salut de l'ennemi est dans la prudence du vainqueur (2). En dehors du courage, rien ne donne ces connaissances et rien ne permet de les exploiter.

Le courage relève de l'instinct d'inaccept.

-
1. Avec du moral et des munitions, on tient sans effectifs.
 2. Dans les grands dangers, l'audace est prudence ; il faut faire vite.

Il y a deux sortes de courage : le courage d'obéissance et le courage de volonté. Le courage d'obéissance est d'exécuter un ordre au mieux. Le courage de volonté est de se dicter à soi-même l'ordre.

Le courage est de passer volontairement d'un danger à un danger plus grand.

La vertu se mesure à l'effort. Le renoncement peut être lâcheté ou courage. Qui renonce pour abdiquer trahit. Qui renonce pour surmonter glorifie.

L'absence de courage ne peut tenir qu'à une inexpérience de la guerre, qu'à un défaut moral, ou qu'à une maladie de l'esprit qui déforme les situations. Dans les trois cas, elle classe l'homme (1).

Il y a une crainte légitime et des circonstances où la vie n'est plus que de passage.

-
1. Ce qui choque le plus dans l'absence de courage, c'est qu'elle est illégitime et qu'elle résulte d'une fausse conception.

La guerre est le royaume du risque.

Où il n'y a plus de risque, il n'y a plus de volupté (1).

Les voluptés de l'adultère sont les filles du risque.

Ce n'est point vivre que de ne point servir. Les troupes ont besoin de repos, non de sécurité (2). La sécurité fatigue l'âme.

Les braves se lassent de ne plus s'exposer. L'amour du risque est inné au cœur du mâle. L'homme, de par sa nature, est tenté de mourir.

La sécurité est le tombeau de l'amour.

La tentation de mourir crée l'amour des dangers inutiles.

-
1. C'est la volupté du risque qui fait supporter aux hommes la vie de martyr des tranchées.
 2. La sécurité est la punition des braves. – Punir les héros : leur interdire de s'exposer.

L'âme de l'espèce commande le risque. Elle ne commande pas la mort, mais le risque de la mort.

Les hommes qui méprisent la vie sont ceux qui la défendent le mieux (1).

Pour les missions risquées, les chefs choisissent les hommes de risque. Ce sont d'abord les

meilleurs qu'ils envoient à la mort. La nature procède comme les chefs. Les héros sont les mâles prédestinés, élus pour servir et mourir (2).

Tout ce qui tend à créer implique le risque. L'amour ne va pas sans risque. Le cœur ne bat qu'au risque (3).

-
1. Les hommes qui méprisent la mort vendent cher leur vie. Ce sont des animaux de combat.
 2. Pour les missions risquées, les chefs choisissent les meilleurs. La nature procède comme les chefs. Les héros sont les mâles élus pour servir et mourir.
 3. L'ordre de la nature est de risquer. Qui crée ne peut créer que par le risque.

Le désir crée les amants, le risque les avive, le drame les conserve.

La jalousie ne réveille l'amour que parce qu'elle réveille le risque (1).

L'aimant du plaisir attire vers le risque. Le sang n'a de chaleur qu'au risque.

À se satisfaire sans effort, il n'y a que bassesse et ordure (2).

Dans le royaume du risque, tous les hommes se sentent rois.

Ce qui donne le caractère à l'héroïsme du soldat, c'est que le risque est immédiat.

-
1. Il n'y a passion qu'où il y a risque.
 2. Il n'est plus que pourriture où il n'y a plus risque. – La noblesse est de tirer sa richesse de l'effort et ses voluptés, de la douleur.

Il n'y a de vrais jeux que ceux où l'on risque (1).

Les jeux sanguinaires sont les grands jeux des peuples.

Le risque est le sel de la vie.

Il y a les voluptés du danger. Même les héros n'aiment pas tous les dangers. On choisit ses dangers comme on choisit ses amours. Les grands risques peuvent être les plus aimés, s'il ont été choisis.

Il y a des hommes qui ne croient pas accomplir leur devoir là où il n'y a pas de danger.

Le courage est l'écorce des fruits défendus ; les plus désirables sont les plus défendus.

Les figures changent dans les grands dangers.

-
1. La volupté du risque fait la passion des jeux.

Les yeux s'abaissent, la bouche rentre, le visage se tord. La peur rend honteux de soi-même. On ne peut plus rencontrer un regard. Il n'y a plus de communication d'être à être. Chaque individu devient un isolé. Chacun se sent prêt à trahir.

Le lendemain d'un grand danger où l'on a frémi, les regards ne se rencontrent pas encore.

On se met au diapason du danger. Quand on vient d'échapper à une action intense, une action sévère, mais plus faible, ne paraît plus rien (1).

L'immobilité augmente le sentiment du danger ; l'action tempère l'imagination qu'on en a.

La peur est une fille de l'immobilité.

1. Les plus grandes choses paraissent ternes auprès du danger.

Le danger à la guerre peut se présenter de deux façons. Ou on est libre de sa marche, de son temps, de ses mouvements, et le danger est un adversaire dont on se défend. Ou une consigne t'attache au sol, et tu attends les flèches comme saint Sébastien à son arbre.

Il y a peu de paroles dans les grands dangers (1).

Dans les actions où les pertes ne dépassent pas cinquante pour cent, ce n'est pas une chance d'être quitte, c'est une infortune d'être touché. Les victimes sont les infortunés.

On peut abuser les autres et s'abuser soi-même, dans l'existence ordinaire. Dans le danger, le caractère se montre à nu (2).

Le danger, comme l'amour, tend toutes les facultés. L'homme n'est complet que dans le danger (3).

1. L'homme maître de soi parle dans le danger et se tait après.

2. Les hommes sont transparents à la guerre.

3. Le danger est l'élément naturel de l'homme. L'homme ne compte que dans le danger ; la femme, dans la maternité.

L'homme n'est jamais plus froid, plus vif, plus exact que dans le danger. Son intelligence procède par éclairs ; tout se traduit en acte. Il n'y a ni rêve, ni mollesse, ni emportement, ni doute, ni hésitation.

Il semble que le courage civil exclut le courage militaire.

Le courage militaire est de s'oublier ; le courage civil, de s'affirmer.

On rencontre dans le civil des hommes d'un grand courage par la parole. Leur caractère est absolu ; leur langage tranchant. Ils jugent, attaquent, offensent. Ils ne valent pas grand-chose à la guerre.

Les foudres de la parole sont rarement des foudres de guerre.

Il faut un grand cœur et beaucoup d'esprit pour mettre en jeu la Patrie dans une proclamation, sans qu'elle tombe à faux.

Le poète du prudent Ulysse devait être un homme de guerre.

On ne fait pas la guerre sans aimer la guerre. Les hommes qui ne l'aiment point ne sont pas des chefs. Il n'y a pas de vocation sans amour.

Don Juan aimait l'amour.

Le chef sans courage annihile une troupe, brime les subalternes courageux, crée une franc-maçonnerie, une chapelle de lâches. Il tourne en dérision tout ce qui est héroïque, hardi, difficile, vante la prudence, l'absence de joie, reçoit avec une figure figée ses meilleurs officiers, pousse les mauvais, tord l'avancement par les notes secrètes, non rectifiables, qu'il donne.

Le chef héroïque aime et récompense les braves, se réjouit d'un acte courageux comme d'un cadeau qui lui serait offert, crée autour de lui le véritable esprit de guerre, fait d'entrain, d'initiative, de joie, d'abnégation, d'audace et de sacrifice.

Il peut y avoir des chefs vains en temps de paix, parce que la discipline ne permet pas la critique du chef et qu'elle assure l'exécution d'ordres, même médiocres. À la guerre, tout chef a en face de soi un soldat indiscipliné, le soldat ennemi, facteur d'humilité, qui escompte ses fautes, les guette, et se tue à les lui faire payer.

Qui reste entravé par la morale du commun n'est pas né chef. L'enseignement moral du commun fait l'honnête homme du commun ; il ne fait pas le chef. Le chef moral est l'homme qui sert la communauté, qui l'élève. Il est donc tenu de sacrifier l'individu. Le scrupule qui arrête le commun, s'il arrête le chef, supprime le chef. Le chef est dur ou n'est pas chef.

La bravoure est insuffisante chez un chef, mais il n'y a pas de chef sans bravoure.

Il y a une conscience de son rôle chez le chef, qui lui fait éprouver de la honte à dormir après des jours passés sans sommeil.

C'est la tête qui fait mouvoir les membres. La troupe d'un chef sans initiative est un corps décapité.

Il y a sans doute un âge de maturité. Les bons généraux de vingt-huit ans sont rares. Il n'est pas sûr que les bons généraux de soixante le soient moins.

Le chef crée l'homme à sa ressemblance. Il fonde les lois et leur confère un caractère sacré. Les lois sont l'ensemble des ordres par lesquels un chef impose sa ressemblance. La loi est sacrée parce qu'elle est faite à son image.

La discipline est par quoi l'homme abdique pour ressembler. Il n'entre dans un corps constitué qu'en abdiquant pour se soumettre (1).

1. Le chef est l'homme qui forme des hommes à sa ressemblance. C'est pourquoi, dans une troupe bien commandée, il n'y a plus discipline, mais harmonie. Le chef de famille est l'homme qui malaxe ses enfants et les com-mande du fait qu'ils n'ont plus pour âme que l'âme du père. Une belle troupe, une belle famille sont celles où il n'y a plus de critiques, où il n'y a que des certitudes. – La discipline est l'assujettissement de la chair.

La grandeur du feu est de faire feu de tout ce qu'il touche. Le feu transforme tout à sa ressemblance. Le feu est l'image de la grandeur.

Tout ce qui détient la force n'en use que pour imposer sa ressemblance.

Le gouvernement du nombre condamne l'élite à ressembler au plus grand nombre.

L'amour ne tolère pas la liberté. Où il y a amour, il n'y a plus de liberté. Les hommes ne conquièrent la liberté qu'en perdant le chef qu'ils aimaient.

Le chef est un condamné à mort, parce que le chef est celui qui ne ressemble point et qui veut imposer sa ressemblance.

Tout vaut par le chef. Le rôle du chef est sacré. Le chef doit l'exemple des vertus qu'il exige (1).

L'autorité vient de l'exemple.

Le chef est le père de ses hommes ; sa place est auprès d'eux quand ils souffrent (2).

C'est aux chefs dignes de commander, de distinguer les hommes dignes de commander.

Un des premiers décrets d'État, au début d'une guerre devrait être : l'avancement à l'ancienneté est supprimé ; l'avancement se fera au mérite.

-
1. Les hommes lâches ne sont que plaints. Les chefs lâches sont méprisés, parce qu'ils doivent l'exemple des vertus qu'ils exigent.
 2. Le chef court en réflexe où ses hommes souffrent. Un chef qui laisse écraser sa troupe sans la soutenir de sa présence est vide d'amour et d'honneur. Il n'obtiendra jamais de ses hommes qu'un minimum. Il doit être rayé de l'avancement.

Qu'est-ce le mérite ? L'intelligence de la guerre, la connaissance des conditions du combat, la science de ce qui peut être osé, le prestige moral, la fermeté et la souplesse de la direction.

L'avancement au courage et à la valeur restera toujours l'exception dans une armée. Il exige, aux échelons de la hiérarchie, une suite de chefs magnanimes aimant chez autrui les dons supérieurs.

Ce n'est pas à l'ancienneté que les filles choisissent leurs époux.

Le génie inventif est à récompenser par l'avancement, parce que la guerre, domaine de l'imprévu, impose la nécessité de réagir à l'aide de solutions rapides et comme improvisées (1).

Dans les revers, le commandement en cache l'étendue, de peur d'émouvoir les chefs des unités subalternes. Si tous les chefs d'unité étaient des braves, on ne craindrait pas d'affaiblir leur moral (2).

-
1. Les grandes décisions : les décisions promptes.
 2. Dans les revers, le commandement trompe les subalternes de peur de les émouvoir.

Beaucoup de braves passent inaperçus ; les chefs braves savent récompenser.

Pour que le chef soit le juge, il doit être le témoin (1).

L'appât des récompenses n'a jamais été pour grand-chose dans le courage. Il peut faire jouer l'intrigue, mais rarement donner du cœur. On joue trop gros jeu dans le danger pour que la vanité y prenne place. C'est une grande chose que la vanité, mais c'est une chose plus grande que la vie. Il n'y a pas d'homme qui méprise les récompenses à la guerre ; il y en a qui renoncent à les mériter.

Il y a des hommes qui sont nés pour les récompenses ; d'autres, pour les mériter.

Pas de comités de soldats pour décerner les récompenses. Les soldats ne doivent jamais se réunir en dehors de leurs chefs, surtout pour prendre des décisions. Ce serait organiser un cadre de révolte. Autre inconvénient. La camaraderie en souffrirait ; les hommes attendraient, quelque chose de leurs égaux.

Innovez peu. Les règlements militaires résultent d'une longue sagesse (1).

Les officiers, jeunes dans le métier, s'imaginent qu'ils ont tout fait quand ils ont donné un ordre. Le propre d'un ordre est de ne pas être exécuté.

-
1. Les règlements militaires parviennent à façonner l'homme. Les troupes d'élite : celles où le règlement est imposé par des méthodes, d'une part inflexibles et qui s'appuient d'autre part, en les prenant comme alliés, sur l'orgueil, la vanité.

Les ordres sont exécutés en temps de paix, parce qu'on dispose d'une troupe peu nombreuse, rassemblée, encadrée, reposée, et que les ordres sont simples. À la guerre, la troupe est scindée, les cadres changent, la fatigue est extrême, les ordres sont divers.

La discipline du feu doit rester la première. S'il suffisait qu'un ordre fût donné pour être exécuté, les officiers de troupe seraient superflus. L'officier de troupe est créé pour transformer les ordres qu'il reçoit, les rendre exécutables. La transmission telle quelle d'un ordre est une hérésie. Un ordre doit être transformé à tous les échelons.

Il y a des ordres à prescrire qui sont durs, parce qu'on songe aux exécutants. L'égoïsme n'y songe jamais.

Abuser d'un timide, c'est abuser d'un prisonnier. Les hommes de cœur n'abusent ni d'un timide,

ni d'un prisonnier.

L'homme de guerre a le cœur libre. Il aime ses hommes, ses chevaux, ses armes, son matériel et son personnel de guerre, Il les aime sans affèterie comme les gouttes de son sang, comme des biens ou des personnages qu'on peut perdre. Il les aime comme lui-même, dans un but, sur un plan, selon l'ordre que lui dicte la sagesse. Il les aime fièrement, comme les témoins de son honneur.

Dans le danger, la place du chef est du côté de l'ennemi : en tête, si l'on avance ; en serre-file, si l'on recule.

À la guerre, la liaison prime tout. Le poing d'Hercule vaut celui d'un mort, s'il n'est commandé.

Les trois parties de la guerre sont : le combat, la tactique et la stratégie. Ignorer la première, c'est s'interdire les deux autres.

Un chef doit faire comprendre à l'ennemi sa volonté. Entre deux armées en présence, un langage clair est possible (1).

Les coups de l'ennemi sont le plus souvent anonymes. Qu'un chef véritable prenne le commandement de l'artillerie, le canon parlera aussitôt un langage clair.

1. Un chef doit parler à l'ennemi, lui envoyer des ordres clairs et les faire exécuter.

Le canon doit faire connaître sa volonté, avant de l'imposer.

L'artillerie doit agir par concentration et par surprise sur des lieux peuplés.

Il y a un tir à démolir classique ; il y a un tir à tuer moins connu.

Le tir à tuer veut la surprise. Le canon qui s'obstine ne tue plus (1).

Les tirs à démolir les mieux réglés coûtent plus qu'ils ne détruisent.

Un véritable observateur n'observe pas ; il épie.

Le téléphone est l'ennemi des chefs. S'ils n'y prennent garde, il les déshonorera.

1. Tout tir qui se prolonge sur un point ne tue plus. Le tir à tuer n'a point fait partie de la conception des artilleries françaises pendant la guerre.

— TROISIÈME PARTIE —
PENSÉES ET RÉFLEXIONS DIVERSES.

L'abnégation de l'animal est surhumaine. L'homme domine l'animal par l'intelligence, non par les facultés de l'âme sensible. Si vous connaissiez la grandeur de la nature, si vous saisissiez la beauté morale des êtres vivants, leur oubli d'eux-mêmes, leur dévouement à la race, leur sacrifice constant à autrui, leur mépris de la vie, leur héroïsme, leur détachement des voluptés, la dureté consentie de leur existence, vous prendriez de ces frères inférieurs une estime que vous n'avez pas. Leurs vertus sont d'un ordre si élevé que c'est à peine si elles existent chez l'homme. On les cite, quand on les y rencontre, comme des faïtes de vertus, des vertus éminentes, rares.

Il ne faut pas dire que le sacrifice fait de sa vie par l'animal qui défend son compagnon ou ses enfants, n'est un sacrifice que dans notre esprit, attendu que l'animal ignore ce qu'est la mort, et par conséquent son risque. L'animal sait parfaitement ce qu'il risque. Il a peur. Il ne se laisse pas approcher. Il connaît le danger. Son instinct de conservation est égal au nôtre. Quand donc, pour sauver ses jeunes, un animal quelconque ne fuit plus, fait front au péril, il se dévoue, il sait ce qu'il risque, son acte est essentiellement altruiste, conscient, vertueux.

L'opinion des philosophes d'autrefois sur le sentiment de la mort que ne possédaient point les animaux est d'ailleurs erronée. La guerre vient de nous montrer à quel point l'animal a le sentiment de la mort, et sa crainte. Le chien honteux, transformé, n'obéissant plus à son maître, quand l'obus siffle ou tombe trop près. Les précautions qu'il prend, sa réflexion profonde, la modification de tous ses réflexes habituels ; il ne court plus, ne chasse plus, ne fait plus fête à personne, ne caresse plus. Il se cache derrière un tronc d'arbre, derrière une pierre, sous un lit, sous une table, et si nous, son maître, nous voulons l'en faire sortir, il nous montre les crocs, il nous mord. Toute son attitude montre la honte qu'il éprouve de sa conduite, mais celle-ci lui est dictée par un sentiment intense qui le domine, et ce sentiment est la crainte de mourir.

Il en est de même du cheval le mieux dressé, le plus obéissant. Au début de la guerre, les chevaux ne comprenaient pas le danger. Aucun effort n'était nécessaire pour les maintenir sur une position battue par l'ennemi. L'apprentissage du danger s'étant fait, le cheval comprit si bien son risque qu'il devint difficile à tenir, non seulement sous les obus, mais sur des positions où les obus ne tombaient plus, mais étaient tombés. Aussitôt dans la zone, la bête devenait inquiète, réfléchie, prête à un écart ; elle obéissait, mais conservait son libre arbitre pour se dérober, faire demi-tour au premier bruit suspect. Les oreilles en avant, elle sondait l'air, entendait l'obus venir avant son cavalier ; sa peau frissonnait dans l'attente du péril imaginé et redouté. Peur organique, peur effroyable de la blessure et de la mort.

Impression des chevaux passant auprès du cadavre des chevaux. Leur science de la mort de Leurs frères. La façon dont le cheval se ploie pour passer à côté de ces cadavres. La tête tournée vers eux, les flairant, les oreilles dressées, et tout le corps s'écartant, se ployant en arc de cercle ; la terreur de cette mort qui peut être leur lot un jour. Seul, le cadavre du cheval donne cette terreur au cheval. Le cadavre de l'homme lui est indifférent, parce que la mort de l'homme lui est indifférente, comme la mort du cheval est indifférente à l'homme.

Le 24 janvier 1916, à Nieuport, attaque brusquée des Allemands. Bombardement intensif de la ville. La tour de l'église abattue ; la tour des Templiers abattue ; puis, toute la ville arrosée d'obus, tombant sur elle comme des gouttes de pluie. – « Sillez Peau-d'Âne ! » Et je pars à Nieuport sur Peau-d'Âne.

Réflexion de cette bête obéissante. Premier temps de trot, puis au pas, sur le pavé. Elle entend les obus tomber sur Nieuport et elle se dit : « Mon maître ne sait pas ; c'est un homme ; il ne comprend pas où il va. » Je la serre entre mes jambes pour la pousser ; elle obéit, parce que sa fonction est d'obéir. Mais on se rapproche de la ville ; elle pense et brusquement se décide. Elle s'arrête des quatre pieds à la fois, l'oreille dressée. Je la remets en marche ; elle obéit. Je vois sa tête qui réfléchit, se balance ; je lis ce qui s'y passe, tellement ses pensées sont claires : « Mon devoir est d'obéir, je ne suis pas née pour aller où je veux, mais pour porter mon maître où il désire ; je suis obéissante, et il n'est pas de la dignité d'une jument bien dressée de refuser ce qu'on lui demande ; il n'y aurait plus d'honneur parmi les chevaux, si nous devenions indisciplinées. Mais, à la vérité, mon maître exagère, ou il ne comprend pas. Souvent l'homme se trompe. Nous seules connaissons la direction dans une forêt ; par ignorance et pour le retour, il nous engage dans des chemins qu'il regrette ensuite d'avoir pris. Mon maître n'entend pas ce qui se passe ; si mon devoir est d'obéir, mon devoir est aussi de l'avertir ! » Et Peau-d'Âne s'arrête encore des quatre pieds, le corps rejeté en arrière, comme elle ne l'a jamais fait. Je la remets en marche d'une pression de jambes ; elle obéit en réflexe, simplement, docilement, mais ses réflexions reprennent : « C'est insensé, les hommes sont les plus fermés des animaux ; ils n'entendent pas, ne comprennent pas. C'est une folie que d'aller dans la ville ; un obus tombe sur chaque pavé à la minute.

Comment le lui faire comprendre ? » Et elle s'arrête encore des quatre pieds, s'immobilise comme un cheval en bronze. Je la remets plus difficilement en marche, mais elle obéit ; je ne sens aucune rétivité chez elle ; son corps n'a rien de cette inquiétude qui pressent l'écart ou le tête-à-queue ; elle veut obéir pour l'honneur et point me jeter à bas, afin de fuir ; mais elle est miraculeusement raisonnable, lucide. Elle sait que je vais à la mort, ridiculement, stupidement, par ignorance, et elle voudrait me sauver, car elle m'aime. Elle s'arrête encore, et cette fois je ne puis plus la remettre en marche. Elle ne se défend pas, ne se cabre pas, ne frémit pas, n'amorce aucune feinte. Mais elle ne veut pas aller, ni que j'aille plus loin, et elle s'arrête, bien décidée, afin que ma pauvre cervelle comprenne son geste ami, ce premier geste de refus, qui n'est pas de l'indiscipline, mais de la raison et de l'amour. Je l'ensorcelle par une caresse et la remets en marche. Elle est exactement, la merveilleuse bête, ce que serait une troupe disciplinée, prête à exécuter des ordres très durs, mais qui, cependant, devant la mort certaine et inutile, proteste un peu, voudrait faire comprendre à son chef, en même temps que son dévouement, la folie d'une telle marche en avant. Jamais avant la guerre, ni à la guerre, je n'ai eu le sentiment d'une telle intelligence chez l'animal. L'animal qui, devant un obstacle, se dérobe, non par paresse de le franchir, mais parce qu'il le mesure et se sent inférieur à l'effort, refuse l'obéissance intelligemment et sauve ainsi sa vie et celle de son cavalier. Mais, à la guerre, l'animal a dû acquérir ce sentiment juste du danger ; il ne résulte plus chez lui d'un long instinct, d'une longue connaissance des obstacles, d'un sentiment ancestral de ce qui est permis ou défendu. À la guerre, le cheval a réfléchi, et, sans être blessé, il a su ce qui est dangereux du nouvel état de choses, ce qu'il convient d'éviter pour éviter la mort, la mort qu'il connaît et dont il a horreur : la mort particulière des chevaux. Donc l'animal connaît le danger ; le danger l'épouvante ; il veut y échapper ; il veut vivre, il veut fuir le risque où sa vie court hasard. Et quand nous le voyons accepter le risque pour sauver sa progéniture, prenons conscience de sa vertu, de son abnégation, de sa hauteur morale, de son altruisme.

Le mâle contemple la vie avec indifférence. Il lui est désintéressé. Né sans cœur, sans puissance effective, sans intérêt à la vie, même à sa vie, son égoïsme n'est pas même de l'égoïsme, mais de l'indifférence. En dehors de la conquête de la femelle, il n'est pas tourné à des fins utiles. S'il

applique son intelligence à la contemplation des choses, il pourra donc les juger d'un point de vue juste et désintéressé. La femme est trop occupée à la vie pour se désintéresser et abstraire. Le désintéressement et l'abstraction ne sont pas son fait. L'intelligence n'est point différenciée chez la femme ; elle poursuit des fins trop utiles (1).

La femme hait la mort. Il lui faut vivre pour accomplir sa destinée. Tous les objets du monde favorisent ou entravent sa vie. Elle n'en prend conscience que de ce point de vue de l'utile. Ils lui sont ou amis ou ennemis, jamais objets de connaissance. Tout chez elle se tourne en sentiment. Elle ne connaît les choses que pour les aimer ou les haïr. Elle ne s'intéresse qu'aux rapports que les choses ont avec elle, jamais aux rapports que ces mêmes choses ont entre elles. La destinée de la femme est de porter, d'élever et de défendre. Il n'y a pas de lionne ermite (2).

-
1. La nature n'aime point tous les mâles. Elle en crée trop pour ses besoins. La plupart relèvent de l'inutile. Sans fonctions vivantes, ils peuvent se retirer de la vie et la contempler avec désintéressement. Les mâles sont les habitants du royaume de l'inutile.
 2. Les femmes ne sont jamais en paix.

Il y a deux espèces d'hommes : l'Homo divus et l'Homo vulgaris. Bonaparte m'enchanté ; son mérite le vêt tout entier. Jeanne d'Arc, de même. Ce qu'ils ont voulu, ils l'ont fait. Ce qui les distingue, ce qui les constitue est apparent. Mais les autres ! ...

L'histoire du monde est celle de quelques hommes. Les autres n'y ont pas plus participé que les poissons à l'océan.

La gloire est de donner aux hommes des motifs de déraisonner. Hors chez quelques rois du monde, ma raison est une cohue.

Le prisonnier qui se met le visage aux barreaux et regarde le domaine qui lui est interdit, fait de la métaphysique.

Si tu te mêles d'écrire, n'écris que des contes de fées. La vie ne vaut qu'on la vive, et surtout qu'on l'écrive, que si des fées y président, et l'ornent de miracles.

Dans l'histoire d'un art, d'une science, il y a peu d'hommes qui comptent : les créateurs, les inventeurs, les réalisateurs. Ceux qui suivent répètent en dégradant. La plupart tiennent leur valeur de l'école. Leur mérite personnel est minime, s'il n'est négatif. Les hommes, dans un même art, se distinguent les uns des autres par la façon différente dont ils dégradent l'art dont ils dérivent. Leur démerite différent fait leur personnalité.

Ce n'est pas la dimension qui fait la grandeur, mais la proportion.

La raideur des peintres primitifs vient de ce qu'ils avaient quelque chose à dire. Quand on a une chose à dire, il faut s'abstraire de beaucoup d'autres.

Les écrivains qui traitent de la guerre haussent le ton ; les combattants, jamais.

En science, hypothèse et vérité sont deux termes à peu près synonymes. La valeur d'une hypothèse, ou d'une vérité, se mesure au nombre de faits qu'elle explique. Une hypothèse qui n'explique qu'un fait est une erreur.

L'homme est aussi inconscient de sa propre grandeur que de celle de l'univers céleste. Il faudrait

révéler à l'homme sa grandeur ; il en a soif.

Les neutres, spectateurs des peuples qui s'entr'égorgent, perçoivent toujours la dîme pour regarder.

Remarquable que les moralistes, La Rochefoucauld, La Bruyère et les autres, n'ont pas un mot pour la mère. Ils avilissent tout, et choisissent pour avilir ce qui est vil. Ils sont aveugles sur l'héroïque.

Les moralistes croient découvrir quand ils calomnient. Ils pêchent l'huître pour l'écaille (1).

1. Les moralistes croient avoir fait une découverte quand ils ont dévoilé un nouveau ridicule ou une nouvelle vilenie des hommes. – Ils enquêtent sur un monde inférieur, non sur la cité et les tours, mais sur ses fondements et ses égouts.

La Rochefoucauld, médecin, eût traité de la peau (1).

Les moralistes osent blâmer. Que dirait-on d'un anatomiste qui blâmât ? – Non que l'anatomiste ne puisse blâmer. Tous les tissus ne sont pas sains. Mais le blâme suppose la connaissance, et le moraliste fouaille au hasard ; il ignore la norme.

Les moralistes savent de l'homme ce que les paysans savent de la terre. Ils la croient un peu de boue ; elle est un globe d'or.

1. Ce gentilhomme peut faire la guerre. Il peut sur un geste enlever une troupe et la conduire à la mort. Il peut perdre un fils avec honneur. Mais il est moraliste, et il ne connaît de l'homme que l'homme vil.

Je ne suis pas très brave. La mort me fait peur. Le général commandant d'armée vient de me décorer ; il m'a dit que j'étais un héros. Les actes qui m'ont valu ce titre, je les ai accomplis sans mérite. Rien n'aurait pu m'en détourner ; je recommencerais demain. Tu vois un malfaiteur qui allume un incendie, tu te précipites sur lui, le saisis à la gorge ; tu ne te demandes pas s'il est armé, s'il a des complices avec lui. Tu agis malgré toi. C'est mon histoire. Mais, pour ce qui est d'être brave, je sais bien que je ne suis pas brave. Je ne le dirai à personne, la chose ne regarde que moi ; mais il y a bien des choses que je ne ferais jamais.

Comme je n'attends ni titres, ni places, ni honneurs, les critiques me sont indifférentes, et même le mépris. Je travaille en vertu d'un besoin qui m'oblige à classer les phénomènes naturels, à les comprendre. Quand j'y suis parvenu, mon instinct est satisfait, et l'opinion des tiers m'est indifférente.

Comment comprendre la mort, ou plutôt la vie ? Elle vivait, riait, il y a trois jours, se rappelait était cet être habité que sont tous les êtres qui ont des souvenirs, des façons de les agencer entre eux pour réagir, que sais-je ? Tout ce capital humain va disparaître, avec les particularités qui en faisaient une chose distincte qui n'avait jamais été et qui ne sera plus jamais. Tout cela est profondément révoltant, et plus encore de le subir. Puis, comment se dénoue, ou mieux, comment se noue cet écheveau compliqué qui est la vie ? Un point confond, c'est que des peuples supérieurs

comme ceux de l'ancienne Grèce n'aient pas eu le besoin logique de croire à une survie. Il y a dans ce qu'on appelle si grossièrement et que j'ose à peine nommer, la mort, une rupture pour le survivant de tant d'habitudes d'esprit, que la certitude d'une immortalité s'impose, non pas à l'homme qui pense, mais à l'homme qui sent. Comment admettre que puisse disparaître sans retour ce catalogue sensible et mouvant qu'est un être ? Puis, une fin n'est pas qu'une fin. qu'on a Si. mplement connu. La fin d'un autre, c'est une ruine de soi-même ; c'est, au temple qu'on habite, une frise qui se détache.

Avoir connu, tout au cours de sa vie, un être sensible et pensant, discerné ses grâces, sa retenue, son courage, assisté à cette puissance de maîtrise ignorée de l'homme, à ce sourire dont les femmes masquent leur énergie, et puis sentir que tant de beautés, que tant de vertus, que tant de grandeurs sont à la merci d'un souffle, n'est-ce pas l'horreur pour les survivants ? Ne me parlez donc point de mourir. La mort est la chose hideuse, l'incendie du musée. Songez à la richesse d'un visage, aux mouvements d'un cœur. Comment tolérer l'idée de la fin d'un pareil miracle ?

La maladie que je porte en moi est l'amour des êtres humains.

Juge-toi plus sévèrement que les hommes ne te jugent, là est ton devoir. Quoi qu'on dise de toi, quoi qu'on en fasse, sois sans chagrin, calme. Vis d'une vie intérieure, et les paroles qui volent pèseront leur juste poids. Laisse passer en silence les heures mauvaises. Tourne les yeux vers Moi et ne t'occupe point des jugements du monde. Que ta paix ne repose pas dans la bouche des hommes. Quoi qu'ils pensent de toi, es-tu autre que tu n'es ? Où habitent la vraie paix et la vraie gloire, sinon en Moi ?

Qui ne brûle point de plaire aux hommes et ne craint point de leur déplaire aura une grande paix (1).

Ne point lasser, ne point récriminer, ne pas dépendre. Dispenser, sans jamais quêter. Qu'on te quête ; sois la source du bonheur d'autrui, non un fleuve tributaire.

1. Réflexions sur certains versets du chapitre XXVIII, au livre III de l'Imitation de Jésus-Christ.

Que les eaux de ton bonheur dépendent de ta source, jamais d'affluents étrangers. Sois un fleuve sans affluent, comme le Nil, qui dispense et ne reçoit point.

Dispense la chaleur, comme le soleil ; qu'on se chauffe à tes rayons. Si tu attends d'un autre la flamme qui te manque, c'est que tu n'es pas un astre.

Laisse-toi berner, trahir, insulter. On ne lance qu'impunément des flèches au soleil. Le soleil voit les crimes des hommes et ne s'en affecte point. Te venger serait t'égal.

Il n'y a de satisfaction que dans le malheur. Mon fils, tu n'accepteras pas la souffrance, tu l'aimeras. Si les dieux t'ont fait don d'une âme, tu ne pourras l'exercer que loin du monde, et la douleur est le chemin de la solitude. Redoute les cœurs qui te comprennent, parce qu'ils te retiennent. Bénis qui te renie : remercie qui t'oublie. Aime le cœur qui te décevra, aime la femme qui te reniera.

On n'aime point pour jouir, mais pour se donner, se dévouer, abdiquer, servir.

L'amour, avec ses blessures, tout son drame et son sang est à l'amitié ce que la guerre est à la paix.

Amour : noble guerre. Amitié : pâle paix.

L'amour est le futur ; l'amitié, le passé.

Les risques de l'amour sont infinis. L'homme tremble à son seuil.

L'amour animal comporte moins de jouissance que de gravité.

L'homme ne supporte pas chez la femme l'inconduite dont il ne profite pas.

Les lévites qui enseignent le devoir en pleurnichant font pitié. Ils ignorent l'amour. Le devoir porte sa béatitude. Il est une fanfare. Voilà ce que le moindre homme sent à la guerre, et comment la vertu doit être enseignée. Le cheval bondit de joie sous la cravache qui le force à l'obstacle. Tout, jusqu'aux services funèbres, est indigne dans la vie sociale. Connaissez-vous le cérémonial d'armée pour les exécutions ? Sa grandeur est incomparable. L'homme fusillé, les trompettes sonnent, les troupes défilent, rendent les honneurs. Ni mépris, ni pardon, ni jugement, ni tristesse, ni remords. Rien que l'astre qui tourne, rien que la sève qui monte dans un arbre plein de vie et qui se rit des branches mortes.

De même qu'il n'y a science que du général, il n'y a de poésie que de l'éternel.

C'est l'honneur de l'homme d'être un tyran et de préférer la mort à l'abdication. Les hommes ne haïssent la tyrannie que pour imposer la leur.

À la guerre, l'homme le plus humble est un petit tyran.

L'homme qui connaît des tyrans invente des dieux supérieurs aux tyrans.

L'homme n'est libre que d'être esclave, et le pire des esclavages est celui que lui apporte la liberté, parce qu'elle l'isole. La liberté est le chemin de l'esclavage.

La non-satisfaction de soi provient de ce que l'on est son maître, son chef, de ce qu'on est libre de ses déterminations, responsable (1).

1. La légèreté de l'obéissance : ne plus porter le poids des décisions, des responsabilités.

Pensées et Réflexions diverses

On ne porte que dans sa personne le principe de son amertume.

On est misanthrope du regret de ne pas faire du bien aux hommes.

Il y a des passions désintéressées ; ce ne sont point celles de l'égoïsme ; la délicatesse ne le retient pas. Les égoïstes ont peur et n'ont pas honte.

Le désintéressement n'est une vertu que chez les petits. Chez les autres, il n'est qu'un vice, une

faiblesse. Il est l'incapacité de supporter les inconvénients d'une grande fortune.

Aucune culture ne donne l'âme ; l'âme est de naissance.

Ce n'est pas le sang, ce sont les corrections qui créent l'hérédité. Je veux bien frapper mon enfant ; quand je le frappe, je le forme à mon image. Un enfant que je n'ai pas élevé ni frappé, n'est pas mon enfant (1).

Les pauvres sont ceux qui mesurent ce qu'ils donnent.

On gagne en ventre ce que l'on perd en volonté.

Proclamer le mérite d'autrui n'est pas le propre de l'homme. Le distinguer est déjà rare.

Il est facile de trouver son estime dans le mépris des autres.

Même entre égaux, la familiarité est une faiblesse de l'âme.

On ne cesse qu'en mourant de demander à la vie ce qu'elle ne peut donner, quand on apporte pour la vivre un cœur absolu.

1. Le père veut que ses enfants lui ressemblent. Il les corrige pour leur imposer cette ressemblance.
– Corriger, synonyme de frapper. On frappe donc pour corriger, c'est-à-dire pour imposer la ressemblance, pour éliminer la dissemblance.

— Fin des Pensées et Réflexions -

APPENDICE

I. – ÉTATS DE SERVICE DE GUERRE.

René Quinton, né à Chaumes (Seine-et-Marne), le 15 décembre 1866, était capitaine d'artillerie de réserve et dans sa quarante-huitième année quand, le 2 août 1914, la mobilisation fut ordonnée. Rappelé à l'activité sur sa demande, il servit au 29^e régiment d'artillerie, au 1^{er} régiment d'artillerie à pied, au 10^e régiment d'artillerie, aux 118^e, 318^e, 338^e et 452^e régiments d'artillerie lourde. Le 26 mars 1919, il était nommé lieutenant-colonel à titre définitif. Démobilisé le 3 juillet 1919, il avait pris part aux batailles suivantes :

Amiens, 30 août 1914.

Courcelles-le-Comte, Achiet, Buquoy, Les Essarts, du 28 septembre au 4 octobre.

Hannescamps et Bienvilliers-au-Bois, du 4 au 11 octobre.

Ransart et Monchy-au-Bois, du 13 au 22 octobre.

Wailly, du 23 octobre au 2 novembre.

Nieuport, du 7 au 9 novembre.

Passage de l'Yser, le 10 novembre.

Lombardzyde, le 11 novembre.

Nieuport, du 12 novembre 1914 au 3 juin 1916.

Bataille de la Somme.

Suzanne, du 8 juin au 4 juillet 1916.

Curlu, du 5 juillet au 25 août 1916.

Maurepas, du 26 août au 25 septembre 1916.

Rancourt, du 26 septembre au 2 novembre 1916.

Roye-Beuvraignes, du 10 mars au 17 mars 1917.

Roiglise, Champien, Solente, Ercheu, le 18 mars 1917.

Champagne (Moronvilliers), du 27 mars au 23 juin 1917.

Verdun (Mort-Homme, Cote 304), du 10 juillet au 3 septembre 1917.

Champagne (Saint-Hilaire-le-Grand), du 6 septembre au 15 septembre 1917.

Aisne (Laffaux), du 28 septembre au 1^{er} novembre 1917.

Champagne (Trigny), du 18 février au 17 mars 1918.

Champagne (Reims), du 17 mars au 27 mars 1918.

Montdidier, du 4 avril au 29 avril 1918.

Reims, Brimont, du 24 mai 1918 au 30 juin 1918.

Ourcq, Soissons, du 18 juillet au 6 août 1918.

Offensive de Lassigny, du 8 au 14 août 1918.

Offensive de Champagne, Navarin, Somme-Py, Saint-Étienne-au-Temple, du 26 septembre 1918 au 9 octobre 1918 ; Coulomines, Attigny, Terron, du 1^{er} au 8 novembre 1918.

II. – BLESSURES.

1° Le 1er novembre 1914, à Lombardzyde, éclat d'obus à la nuque.

2° Le 11 novembre 1914, à Nieuport-Ville, dans l'effondrement d'un pont, contusions multiples à la tête, au pavillon de l'oreille gauche et à la jambe droite.

3° Le 14 novembre, à la Tour des Templiers (Nieuport-Ville), contusion par éclat d'obus dans la région malléolaire de la jambe gauche.

4° Le 16 décembre 1914, à Nieuport-Ville, blessure superficielle par éclat d'obus, de l'extenseur du gros orteil du pied gauche.

5° Le 28 décembre 1915, à Nieuport-Ville, contusion de la face (région zygomatique) et plaie superficielle à l'extrémité nasale, par éclat d'obus.

6° Le 2 avril 1916, à Nieuport, plaie linéaire de trois centimètres au niveau de la malléole interne gauche, par éclat d'obus.

7° Le 2 février 1917, escharre du talon droit. Nombreuses ecchymoses à la face plantaire des deux pieds et des orteils. Séquelle de gelure des pieds. (Entré le 15 février 1917 à l'hôpital auxiliaire n° 69 : « A eu, il y a deux ans, les pieds gelés. Depuis trois semaines une escharre s'est formée au talon droit. » Sorti le 9 mars 1917 : « La plaie, depuis quelques jours fermée. L'épiderme autour reste très délicat. Désire reprendre son poste au front. »)

8° Le 4 octobre 1918, à la ferme Médéah, fracture de l'acromion et arrachement des ligaments de l'épaule gauche par éclat d'obus.

III. – CITATIONS, DÉCORATIONS, TÉMOIGNAGES.

Le 26 novembre 1914, nommé chevalier de l'Ordre de Léopold par S. M. le roi des Belges, « pour le courage et le dévouement montrés dans le sauvetage des archives de Nieuport. »

Le 23 décembre 1914, citation à l'ordre de l'Armée : « Officier de la plus rare intrépidité, dont il est impossible de résumer les actes de bravoure. Ne cesse de donner le plus bel exemple de sang-froid, d'énergie et d'entrain. A été blessé à trois reprises différentes, dont une fois assez sérieusement.

Signé : FOCH. »

Le 3 août 1915, lettre de M. le général Bridges, chef de la mission britannique auprès de l'Armée Belge, à M. le général Hély d'Oissel, commandant le 36e C. A., rendant hommage aux services rendus par le commandant Quinton aux artilleurs anglais. « La collaboration constante du commandant Quinton a contribué largement à l'efficacité du tir de nos pièces, à Nieuport, pendant huit mois. J'ai déjà eu le plaisir d'informer le Maréchal French de la belle conduite de cet officier. Signé : BRIDGES, brigadier général, chef de mission. »

Le 6 août 1916, citation à l'ordre de l'Armée : « A fait preuve, dans le commandement d'un groupe lourd, des plus belles qualités de calme et de sang-froid sous le feu violent de l'ennemi. A suivi les premières vagues d'infanterie pour reconnaître de nouveaux observatoires et, par la précision et l'à-propos de son tir, a contribué aux succès des attaques de juillet 1916.

Signé : A. FAYOLLE. »

Journal Officiel du 27 septembre 1916 : « Officier d'une bravoure remarquable. N'a cessé de faire preuve des plus belles qualités de sang-froid et d'énergie dans le commandement de son groupe, dont il a fait une unité de premier ordre. Cité et six fois blessé depuis le commencement de la campagne. A déjà reçu la Croix de Guerre. Admissible au traitement de chevalier de la Légion d'honneur. »

Le 25 mars 1917, Croix de guerre belge.

Le 27 avril 1917 : « Le colonel commandant l'artillerie du 17^e corps d'Armée a adressé au chef d'escadron Quinton, commandant le 5^e groupe du 118^e d'artillerie lourde (canons de 105 long) et à son personnel, ses félicitations au sujet des résultats remarquables obtenus au cours d'un déplacement effectué le 22 avril. Départ à 3 heures des positions 551^{ter} et 553^{ter}, trajet de 6 à 7 kilomètres, pour atteindre les nouvelles positions vers le Bois des Écoutes. À 7 h. 15, les batteries du groupe ont tiré chacune avec une pièce sur plateforme définitive. Deux heures plus tard, une des deux batteries (lieutenant Choiset) était sur plateforme, prête à travailler avec avion. Le colonel commandant l'artillerie lourde porte à la connaissance des commandants d'unité ce témoignage de satisfaction, et cite en exemple l'effort donné par le 5^e groupe du 118^e.
Signé : LIBMAN. »

Le 25 mai 1917, citation à l'ordre du corps d'Armée : « Sous les ordres du commandant Quinton, le 5^e groupe du 118^e régiment d'artillerie lourde s'est, depuis le début de la campagne, distingué d'une façon remarquable dans toutes les opérations auxquelles il a pris part, et au cours desquelles chacune de ses batteries a été citée à l'ordre d'un corps d'Armée. À Maubeuge, d'où l'une d'elles s'échappe, à Nieuport pendant vingt mois en toute première ligne, il subit les pertes les plus cruelles sans laisser fléchir son moral. Sur la Somme et sur l'Oise, il montra la même endurance et la même énergie qu'il vient de prouver encore sur le front de Champagne. Dès son entrée en action, il est violemment pris à partie par l'artillerie ennemie, et il continue son tir sans fléchir, perdant par le feu de l'adversaire son vingt-quatrième canon.
Signé : J.-B. DUMAS. »

Journal officiel du 13 juillet 1917, promotion au grade d'officier de la Légion d'honneur, portant citation à l'ordre de l'Armée. « Officier supérieur remarquable par sa bravoure et son sang-froid au feu. Aux armées depuis la mobilisation, bien que dégagé de toute obligation militaire, s'est affirmé comme un excellent commandant de groupe, ayant la plus grande autorité et sachant obtenir de son personnel le rendement maximum dans les circonstances les plus difficiles. Vient de donner au cours des récentes opérations offensives de nouvelles preuves de sa valeur et de sa belle attitude au feu. Six blessures, deux citations, Croix de guerre.
Signé : Paul PAINLEVÉ. »

Lettre du 1^{er} septembre 1917 du lieutenant-colonel Charlier, commandant l'artillerie lourde du 16^e Corps d'Armée, au chef d'escadron Quinton, commandant le 5^e gr. 118^e A. L. « Je sais combien votre groupe a été éprouvé au début de la récente offensive, et j'ai vivement apprécié le magnifique effort qui lui a permis de se reconstituer rapidement et de prendre à l'attaque une part active et brillante. Quant à vous personnellement, je vous remercie de l'inlassable activité que vous avez déployée dans le commandement de votre groupement et de la collaboration que vous n'avez cessé de me donner pendant toute cette période (offensives de Verdun, juillet et août 1917).
Signé : CHARLIER. »

Le 20 septembre 1917, citation à l'ordre de l'Armée : « Le 5e groupe du 118e régiment d'artillerie lourde, composé en grande partie de soldats qui faisaient partie de la colonne évadée de Maubeuge, lors de la reddition de cette place (7 septembre 1914), a donné depuis le début de la campagne, sur l'Yser, sur la Somme et en Champagne, l'exemple de la bravoure, de l'entrain et de la tenacité. Dans la récente offensive de Verdun (juillet-août 1917), malgré des pertes très sévères et au prix d'un très gros effort, a assuré, sous le commandement du chef d'escadron Quinton, et des capitaines Choiset et Morin, toutes les missions qu'il avait à remplir, apportant par la précision et la rapidité de ses tirs, une aide efficace à la progression de notre infanterie. Signé : GUILLAUMAT. »

Le 29 novembre 1917, citation à l'ordre de l'Armée : « Officier supérieur dont la compétence n'a d'égale que l'ardeur et l'intrépidité. Commandant un sous-groupement d'artillerie lourde et ayant reçu l'ordre, pour l'offensive du 23 octobre 1917, de porter en avant le plus tôt possible un de ses observatoires, a tenu à honneur de conduire lui-même l'équipe de ses observateurs et, marchant sur les talons de l'infanterie, avec la première vague d'assaut, a organisé un observatoire avancé qui n'a cessé, dès les premières heures de l'action, de donner les renseignements les plus intéressants, non seulement à l'artillerie, mais aussi au commandement. Signé : MAISTRE, général commandant la VIe Armée. »

Le 17 juin 1918, citation à l'ordre de l'Armée : « Officier supérieur remarquable de bravoure. A obtenu des batteries sous ses ordres le maximum de rendement ; a pris en temps voulu les dispositions les plus ingénieuses pour retirer le matériel de trois batteries à pied, sauvant ainsi le matériel d'une capture certaine. Signé : MAZILLIER, général commandant le 1er corps d'Armée colonial. »

Le 1er juillet 1918. Le lieutenant-colonel Desmons, commandant l'A. L. du 1er C. A. C., au chef d'escadron Quinton, commandant le 338e régiment d'artillerie lourde. « Au moment où l'état-major du 338e R. A. L. quitte la zone du 1er C. A. C., le lieutenant-colonel commandant l'A. L. tient à lui adresser l'expression de sa plus vive satisfaction pour la part si efficace qu'il a prise, sous l'impulsion énergique et éclairée du chef d'escadron Quinton, à l'organisation et à la direction du groupement gauche de l'A. L. dans les circonstances difficiles de juin 1918. Signé : DESMONS.

Le 27 août 1917, Croix du service distingué britannique.

Le 18 octobre 1918, le général commandant la deuxième brigade d'artillerie de campagne au général commandant la 2e division : « Je propose qu'on donne au lieutenant-colonel R. Quinton, 452e Régiment français d'artillerie de campagne, la Croix du service distingué, pour sa bravoure et les services rendus en face de l'ennemi durant l'attaque de Blanc-Mont et les jours suivants. – Le colonel Quinton commandait le 452e rég. français d'artillerie de campagne. Il fit des reconnaissances personnelles à l'avant du front, chaque jour, afin d'obtenir des renseignements sur l'ennemi, de déterminer les positions de nos lignes d'infanterie et l'emplacement à donner à ses propres batteries. En plusieurs occasions, du 3 au 12 octobre, il essuya un feu violent d'artillerie, mais poursuivit néanmoins sa mission. Il nous fournit de très précieux renseignements sur l'ennemi et sur les positions de notre infanterie. Sa conduite fut un magnifique exemple de soldat courageux énergique et actif. Signé : BOWLEY, brigadier général. »

Le 10 mai 1919. Ministère de la Guerre, Washington. Ordres généraux, n° 62, page 13, Croix du service distingué. « R. Quinton, lieutenant-colonel, 452e rég. d'artillerie de campagne, armée française, attachée à la 2e division, armée américaine, pour son extraordinaire héroïsme dans les combats près de Blanc-Mont (France), du 3 au 17 octobre 1918. Durant l'attaque sur Blanc-Mont, sans se laisser intimider par un feu violent d'artillerie, a fait au front des reconnaissances personnelles chaque jour, et a obtenu sur l'ennemi des renseignements qui lui permirent de fixer l'emplacement de ses propres batteries.
Signé : PEYTON C. MARCH, général, chef d'État-Major, J. T. KERR, adjudant général. »

Le 18 juin 1920, commandeur de la Légion d'honneur.

Il mourut le 9 juillet 1925.